

LA
FILLE DU TAPISSIER,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES;

PAR MM. CORMON, L. SAINT-AMAND ET H. LEFEBVRE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Renaissance, le 1^{er} mars 1844.

PERSONNAGES.

JEAN-BAPTISTE, ouvrier ébéniste.	MM. CHAMBÉRT.
CATILLARD, tapissier-ébéniste.	FARGUEIL.
Le marquis DE VILLIERS.	DÉRVILLE.
Le vicomte DE SANOY, officier de dragons.	HENRY-ALIX.
LE CHEVALIER.	BARON.
FRANÇOIS, ouvrier	AMAN.
2 ^e OUVRIER parlant.	MARTIN.
PICARD, domestique.	PIEBRARD.
La comtesse HÉLÈNE DE MAILLY.	M ^{lles} LUCIE.
CATHERINE, fille de Catillard.	CASTELLAN.
MADAME LIBOIS, marchande à la toilette.	M ^{me} WEISS.

La scène se passe à Versailles, vers 1720.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un carrefour de Versailles, près du parc. Au fond, une grille donnant dans le parc; rues à droite et à gauche. Au 4^e plan, à gauche, une boutique en saillie avec une devanture ouverte faisant face au public. C'est la boutique Catillard. Au 3^e plan, une maison praticable avec une enseigne de traiteur. Au 4^e plan, la boutique de madame Libois.

SCÈNE I.

LA COMTESSE, CATHERINE, dans la boutique.

LA COMTESSE.

Laisse là toutes ces étoffes, ma chère Catherine, je m'en tiens à mon premier choix. Prie seulement ton père de ne pas me manquer de parole... Il m'a promis que j'aurais mon meuble de boudoir demain, et j'y tiens.

CATHERINE.

Vous l'aurez, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Madame la comtesse!... toujours!.. Ne peux-tu donc, quand par hasard nous sommes seules, te souvenir que, sœurs de lait, nous avons passé ensemble nos premières années, que je t'aime enfin, ma chère Catherine, comme une bonne petite sœur?

CATHERINE.

Oh! je n'ai rien oublié... et je vous aime aussi comme autrefois... mais vous êtes riche, noble, et je ne suis, moi, que la fille d'un obscur tapissier.

LA COMTESSE.

Pourquoi viens-tu me voir si rarement? Parmi toutes les belles dames qui fréquentent mon hôtel, je n'ai pas une amie... pas une confidente... si tu venais plus souvent, j'aurais tant de choses à te dire... et je gage que de ton côté...

CATHERINE.

Oh! certainement!...

LA COMTESSE.

Que de secrets à nous confier! et ça fait tant de bien de dire ce qu'on a dans le cœur...

CATHERINE.

J'ai entendu dire que vous songiez à vous remarier?...

LA COMTESSE.

Je n'aurais rien de mieux à faire, sans doute; jeune, riche...

CATHERINE.

Belle!

LA COMTESSE.

Mais hélas!

CATHERINE.
Hélas ! ne trouvez-vous personne qui soit digne de vous ?

LA COMTESSE.
Au contraire...

CATHERINE.
Eh bien ?

LA COMTESSE.
Ah !

CATHERINE.
On ne vous aime pas ?

LA COMTESSE.
On m'adore.

CATHERINE.
J'ai peine à comprendre alors cette tristesse...

LA COMTESSE.
Celui que j'aime, Catherine, ne peut être à moi...

CATHERINE.
Il est marié ?

LA COMTESSE.
Il est garçon !

CATHERINE.
C'est une énigme.

LA COMTESSE.
Apprends enfin que j'ai fait un serment... Oui, j'ai juré de n'appartenir jamais qu'à un seul homme.

CATHERINE.
Et cet homme ?

LA COMTESSE.
Je ne le connais pas, je ne me suis trouvée avec lui qu'une fois... une nuit... dans mon parc... il y a un an, et depuis... Oh ! mais je suis ôlle !... j'oublie que je suis attendue chez la duchesse de Rohan qui veut bien me donner une place à son balcon pour voir le feu d'artifice que l'on tire ce soir.

CATHERINE.
Vous ne m'avez fait qu'une demi confiance... j'aurais bien voulu savoir...

LA COMTESSE.
Viens avec ton père, demain, et pendant qu'il travaillera dans mon boudoir, tu viendras dans la chambre... je te dirai tout... mais à une condition : confiance pour confiance.

CATHERINE.
Eh bien soit !

LA COMTESSE.
Tu aimes ? (Catherine fait signe que oui.) Tu es mée ?.. (Même jeu) Ton père te sait-il ?

CATHERINE.
Oh ! non... pas encore.

LA COMTESSE.
S'opposerait-il à ton mariage ?

CATHERINE.
Je le crains

LA COMTESSE.
Nous verrons à arranger tout cela... Je t'attends

après demain. Adieu chère petite. (Au moment où la comtesse va pour sortir, elle aperçoit le marquis et un seigneur qui traversent la rue en causant et qui entrent chez le traiteur.)

LA COMTESSE.
Ah !... (Elle rentre vivement dans la boutique.)

CATHERINE.
Qu'avez-vous ?

LA COMTESSE.
C'est lui !

CATHERINE.
Ah ! je comprends... lequel ?

LA COMTESSE.
Le plus grand... par ici...

CATHERINE.
Je le connais, le marquis de Villiers ; il s'arrête souvent devant la boutique pour regarder des étoffes....

LA COMTESSE.
Je me sauve... Je ne veux pas qu'il me voie ; il viendrait me parler, et je serais désolée s'il s'apercevait de mon émotion...

CATHERINE.
Voulez-vous que je vous accompagne ?

LA COMTESSE.
Non, Picard m'attend... (Elle baisse son capuchon.) Adieu, adieu.... (Elle sort par la droite, son laquais la suit.)

SCÈNE II.

CATHERINE, MADAME LIBOIS.

(Catherine est restée sur la porte et regarde la comtesse qui s'éloigne, madame Libois arrive par le fond. Pendant cette scène, on voit plusieurs personnes aller et venir et entrer dans le parc.)

MADAME LIBOIS, regardant au fond.

V'là-t-il un monde... Bondieu, v'là-t-il un monde ! On dirait que tout Paris s'est donné rendez-vous à Versailles !... Irez-vous voir le feu d'artifice, mademoiselle Catherine ?

CATHERINE, d'un ton sec.
Je ne sais pas, madame Libois.

MADAME LIBOIS.
Ah ! c'est étonnant...

CATHERINE.
Pourquoi cela ?...

MADAME LIBOIS.
C'est que vous ne devez pas manquer de cavaliers.

CATHERINE.
Et pourquoi cela encore, madame Libois ?

MADAME LIBOIS.
Dan, tous les ouvriers de votre père.

CATHERINE.
Les ouvriers de mon père ne s'occupent pas

de moi... et vous ne pensez pas sans doute que je m'occupe d'eux.

MADAME LIBOIS.

De tous, non... mais...

CATHERINE, avec hauteur.

Que voulez-vous dire ?

MADAME LIBOIS.

Oh ! rien, mais quand on est folle comme vous êtes...

CATHERINE.

Comme je suis... ça vaut mieux que de l'avoir été., et surtout de ne l'avoir pas été du tout... (A part.) Attrape !...

MADAME LIBOIS, à part.

L'insolente !... (Haut) Oh ! ce que j'en dis n'est pas que j'en parle... mais on a un cœur...

CATHERINE.

Madame Libois !

MADAME LIBOIS.

Comme dit le proverbe, il n'y a pas de feu sans fumée. Et tout le monde...

CATHERINE.

Tout le monde n'a pas le sens commun...

MADAME LIBOIS.

Merci pour ma part, tout cela n'empêche pas que Jean-Baptiste ne vous aime comme un fou... quant à vous...

CATHERINE.

Eh bien, quant à moi !...

MADAME LIBOIS.

On a beau être coquette, et un peu fière, on est toujours contente d'inspirer une passion...

CATHERINE.

Passion, ou non, monsieur Jean-Baptiste, lui comme tout autre, d'ailleurs, m'est parfaitement indifférent, et il ferait bien mieux de s'adresser là où on serait enchanté de le recevoir.

MADAME LIBOIS.

Mademoiselle Catherine !

CATHERINE.

Je ne fais, comme vous, que répéter ce que tout le monde dit.

MADAME LIBOIS.

On ne peut pas empêcher la rivière de couler.

CATHERINE.

Ni les commères de faire des cancans...

MADAME LIBOIS.

Vous ne dites pas cela pour moi, j'espère !

CATHERINE.

Pas plus que vous ne parliez pour moi tout à l'heure. (Elle s'assied devant sa porte et travaille.)

MADAME LIBOIS

Ce que j'en dis, c'est par intérêt pour vous. (Jean-Baptiste paraît et écoute.) Ce petit Jean-Baptiste est un mauvais sujet que je voudrais voir repousser par toutes les femmes. Aussi gare à celle qui l'aimera... elle s'en mordra les pouces. Un vaurien, un coureur, un petit drôle...

SCÈNE III.

Les mêmes, JEAN-BAPTISTE.

JEAN-BAPTISTE.

C'est bien, allez toujours, ne vous gênez pas !

MADAME LIBOIS.

C'est lui ! (A part) Qu'ai-je fait, mon Dieu !...

JEAN-BAPTISTE.

Dans mon jeune âge, chez mon respectable père, j'ai connu une pie qui jacassait pas mal ; mais c'était que de la Saint-Jean auprès de vous, vieille... Je pourrais vous dire un mot très-gros-sier, mais je me retiens, je suis trop content... Oui, je suis trop content... Bonjour mame Libois. Ça va bien et vous ? Bonjour, mademoiselle Catherine... (Catherine ne bouge pas.) Merci, Tont ça de réponse... Bonjour, mademoiselle Catherine... (Même silence.) Elle ne parle pas... elle est malade... (S'approchant d'elle.) A quoi donc que vous pensez, mademoiselle Catherine ?

CATHERINE

Je pense que la place de M. Jean-Baptiste serait à son atelier, mais non pas ici...

JEAN-BAPTISTE.

Bien, très-bien, Palsambleu !... comme disent les grands seigneurs... C'est que voyez-vous, mademoiselle Catherine, aujourd'hui je ne suis qu'un pauvre ouvrier... mais demain...

CATHERINE.

Eh bien, demain !

JEAN-BAPTISTE.

Je serai compagnon !

CATHERINE.

Et en quoi cela peut-il nous intéresser ?

JEAN-BAPTISTE.

En quoi?... en quoi?... Mais, moi, compagnon, je me choisirai une douce compagne, et voilà ce qui me met en joie, palsambleu !

CATHERINE.

Monsieur Jean-Baptiste, vous êtes un nigand, et de plus un vaniteux... (Elle va se rasseoir.)

MADAME LIBOIS (à part.)

Mes petits propos font leur effet !

JEAN-BAPTISTE (regardant Catherine.)

Est-elle jolie !

CATHERINE (se retournant.)

Vous n'êtes pas encore parti !

JEAN-BAPTISTE (de même.)

Et avenante !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CATILLARD.

CATILLARD (tirant l'oreille à Jean-Baptiste.)

Eh bien ?

Aie !
JEAN-BAPTISTE.

CATILLARD.
C'est donc là l'atelier ? Qu'est-ce que tu fais là ?

JEAN-BAPTISTE.
Bourgeois, je suis au comble..... demain je serai compagnon... demain, noce flamboyante.

CATILLARD.
De l'argent dépensé inutilement !

JEAN-BAPTISTE.
Qu'est ce que ça nous fait, c'est vous qui payera.

CATILLARD.
Et la journée perdue....

JEAN-BAPTISTE.
On vous la rendra votre journée !

CATILLARD.
Et le temps que tu perds en ce moment ?

JEAN-BAPTISTE.
Bourgeois, j'ai à vous parler seul à seul et en particulier.... et pour ça, il faudrait que mademoiselle Catherine s'en aille...

CATILLARD.
Parce que ?

JEAN-BAPTISTE.
C'est justement ce que j'allais vous dire, parce que...

CATILLARD.
Imbécile !

JEAN-BAPTISTE.
Je vous passe ce mot brutal... toujours parce que... mais il faut que je vous parle, et tenez, dans votre intérêt, ne me refusez pas trop longtemps, parce que tant plus vous me retarderez, tant plus tard je retournerai à l'atelier.

CATILLARD.
Mauvais drôle... Rentre Catherine.

AIR : *Dernière Pensée de Weber.*

Laisse-nous un instant, ma fille,
Que j'écoute ce garnement !

JEAN-BAPTISTE, avec intention.
C'est des affaires de famille :
Il s'agit d'un point important.

Ensemble.
Laisse-nous, etc.

SCÈNE V.

LES MÊMES, moins CATHERINE.

CATILLARD, revenant de conduire Catherine.
Parle, vaurien !

JEAN-BAPTISTE.
En deux mots, voici la chose. (Fausse sortie de madame Libois.) Ah ! vous pouvez rester, vous,

mère Libois.. vous n'êtes pas de trop, vous verrez que j'ai mis vos conseils à profit; vous m'avez dit tant de fois qu'il fallait me choisir une bonne ménagère, bien douce, bien attentive... que j'ai réfléchi, et que décidément je songe à l'hyménée.

CATILLARD.
Tu veux te marier, toi ?

JEAN-BAPTISTE.
Mais dam ! depuis feu le père Adam qui inventa le mariage, la chose est devenue assez à la mode, et je veux faire comme tant d'autres.

CATILLARD.
Tu es libre.

JEAN-BAPTISTE.
Vrai ! vous consentez ?

CATILLARD.
Qu'est-ce que cela me fait ?

JEAN-BAPTISTE.
Plus que vous ne pensez.

CATILLARD.
Je connais donc la personne ?

JEAN-BAPTISTE.
Mais un peu...

CATILLARD.
Et quelle est donc la malheureuse ?

JEAN-BAPTISTE.
La malheureuse ! Palsambleu, bourgeois, la malheureuse est une charmante créature que j'adore, qui m'adore, et à laquelle, je ne sais pas trop comment, vous vous trouvez avoir donné le jour.

CATILLARD.
Catherine ?

JEAN-BAPTISTE.
Elle-même.

MADAME LIBOIS, à part.
J'en étais sûre.

JEAN-BAPTISTE.
Je n'ai pas mauvais goût, hein ?

CATILLARD, se contenant.
Jean-Baptiste, mon ami, écoute-moi; j'ai toujours été bon enfant envers toi, je viens encore de l'être en t'écoutant jusqu'au bout... Je vais l'être plus encore; je te pardonne ta folie.

MADAME LIBOIS, à part.
Comment, est-ce qu'il lui donnerait sa fille ?

CATILLARD.
Je l'excuse, car je devine ce qui l'a causée...

JEAN-BAPTISTE.
Ah ! brave père Catillard, vous êtes un crâne homme, tout de même...

CATILLARD.
Je vois que tu as pris l'avance pour demain; tu as bu plus que de coutume, et le vin t'a tourné la tête, car, de sang-froid, tu n'aurais pas osé songer à la fille de ton maître...

JEAN-BAPTISTE.
Hein ?

MADAME LIBOIS, à part.

A la bonne heure !

JEAN-BAPTISTE, passant à gauche.

J'entends mal de l'oreille gauche, c'est sûr.....
Vous dites, bourgeois ?...

CATILLARD.

Que je te conseille de ne plus boire, car tu as le vin bien déraisonnable.

JEAN-BAPTISTE.

Lè vin ! le vin !

CATILLARD.

Et moi qui ai eu la patience de l'écouter.....
Avisé-toi de parler à ma fille !...

JEAN-BAPTISTE.

Vous me refusez donc ?

CATILLARD.

Mais dam ! ça me fait cet effet-là...

JEAN-BAPTISTE.

Réfléchissez, bourgeois ; j'aime votre fille au point que si vous persistez, je ferai un malheur.

CATILLARD.

Et moi, si tu persistes... Tu connais l'article 13 du règlement du corps des métiers. « L'ouvrier qui aura séduit ou tenté de séduire la fille d'un maître, sera déchu à tout jamais de ses droits à la maîtrise... et livré aux tribunaux... » Je ne te dis que ça.

MADAME LIBOIS, à part.

Bravo ! (A Jean-Baptiste.) L'article 13... l'ouvrier...

JEAN-BAPTISTE.

Je m'en fiche !

CATILLARD.

Fiche-t'en ?

JEAN-BAPTISTE.

Ah ! fiché-t'en, fiché-t'en ! Eh ben ! on verra...
Je ne vous dis que ça.

CATILLARD.

Air du Galop de l'Homœopathie.

Adieu séducteur ;

Calme l'ardeur qui te domine :

N'aie pas le malheur

De t'approcher de Catherine.

JEAN-BAPTISTE.

Cesser de l'aimer, bourgeois,

Ah ! j'aimerais mieux trois fois,

Comme un voleur, être pendu,

Brûlé tout vif ou rompu.

Vous n' me fait's pas peur,

Et je le jure sur mon âme !.

Malgré votr' rigueur

Bientôt Cath'rin' sera ma femme.

Ensemble.

Adieu, séducteur, etc.

SCÈNE VI.

MADAME LIBOIS, JEAN-BAPTISTE.

JEAN-BAPTISTE, regardant Catillard sortir.
Cauchemar d'ébéniste !

MADAME LIBOIS, s'approchant.

Eh bien ! mon pauvre Jean-Baptiste.

JEAN-BAPTISTE.

La Libois, deuxième cauchemar.

MADAME LIBOIS.

Il faut dire adieu à vos espérances.

JEAN-BAPTISTE.

C'est à vous que je vais dire adieu.

MADAME LIBOIS l'arrêtant.

Mademoiselle Catherine n'est pas l'épouse qui vous convient... Vous êtes jeune, votre ménagère doit avoir plus d'expérience que vous... Il vous faut une femme d'un âge raisonnable, pourvue d'un peu d'aisance.

JEAN-BAPTISTE, à part.

Comme je la vois venir, la vieille avec ses gros.... non, elle n'en porte pas. (Haut.) Ecoutez-moi, veuve Libois : mademoiselle Catherine est un peu coquette, c'est vrai.... le père Catillard, sauf le respect que je lui dois, est une vieille bête, c'est encore plus vrai, mais vous, vous êtes folle.... Une femme d'âge.... merci, je sors d'en prendre.

MADAME LIBOIS.

Insolent !

JEAN-BAPTISTE.

Possible encore.... en attendant, à l'avantage de ne pas vous revoir, et bien des choses chez vous. (A part.) Je vas tâcher de revoir mademoiselle Catherine. Je vais lui faire l'éloge de monsieur son père. (Il sort.)

MADAME LIBOIS.

Le nigaud, il me le paiera... Oh ! il n'épousera pas sa péronnelle.... j'y mettrai bon ordre, j'en répons.... (Elle retourne à son étalage, s'y occupe pendant quelques instans, et rentre dans sa boutique.)

SCÈNE VII.

Le CHEVALIER, le VICOMTE, quelques SEIGNEURS, puis le MARQUIS.

LE VICOMTE.

Par ici, messieurs, par ici... voici l'entrée du temple où le marquis nous a donné rendez-vous. Là, nous pourrions admirer à notre aise les merveilles du feu d'artifice, et vider quelques coupes en l'honneur de la beauté. (A part.) A propos de beauté, si je lançais un coup d'œil à ma charmante tapissière. (Il vient auprès de la boutique de Catillard et cherche à voir Catherine.)

LE CHEVALIER.

L'endroit est fort bien-choisi, sur mon honneur, n'est-ce pas, messieurs ?

LES SEIGNEURS.

Oui... très-bien...

LE CHEVALIER.

Ce diable de marquis trouve toujours de bons endroits... mais, justement le voici. Bonjour marquis.

LE MARQUIS.

Bonjour, messieurs, bonjour... Vous le voyez, je vous ai devancés pour présider moi-même aux préparatifs de notre souper... Vive Dieu ! nous ferons un joli repas.

LE CHEVALIER.

Tu vois que de notre côté, nous sommes d'une exactitude...

LE MARQUIS.

Militaire. Mais à propos de militaire..... je ne vois pas notre gros capitaine de dragons...

LE CHEVALIER.

Il était avec nous.....

LE MARQUIS.

Ah ! le voici ! (Allant à lui.) Je vous y prends, fripon !

LE VICOMTE.

C'est toi ! bonjour marquis !

LE MARQUIS.

Je gage que je sais ce que tu cherches dans cette boutique... Tu as donc aussi remarqué la délicieuse sylphide qui fait l'ornement de ce comptoir ?...

LE VICOMTE, avec fatuité.

Belle demande !... est-ce qu'il y a une jolie femme qui échappe à mon œil d'argus, est-ce que toutes ces fleurs qui émaillent si délicieusement le parterre de la vie ne me doivent pas un peu de leur parfum ?... est-ce que je ne les séduis pas toutes à volonté ?... et en vrai dragon... au galop !

LE MARQUIS.

C'est qu'elle est charmante.]

LE VICOMTE.

Ma phrase ?

LE MARQUIS.

Non... la petite... Une taille... des yeux !... des cheveux surtout...

LE VICOMTE.

Il paraît que tu l'as observée attentivement et dans tous ses détails ?

LE MARQUIS.

Chaque jour je m'arrête devant sa porte pour admirer...

LE VICOMTE.

Voyez-vous le Lovelace, il a une passion profonde dans le cœur, et il songe à d'autres conquêtes...

LE MARQUIS.

Nullement... Je rends hommage à la beauté,

je l'avoue, mais mon cœur est donné, trop bien donné, pour que jamais la pensée d'une infidélité....

LE VICOMTE, riant aux éclats.

Ah ! ah ! ah !... parfait..., sublime !... Pauvre ami, tu me fais de la peine... ah ! ah ! ah !...

LE MARQUIS.

Que signifie cet accès de gaieté ?...

LE VICOMTE.

Ton cœur est donné à la comtesse Hélène, n'est-ce pas ?

LE MARQUIS.

Je n'en fais pas mystère !

LE VICOMTE.

Et la comtesse de son côté...

LE MARQUIS.

Je ne suis point fat, M. le vicomte, mais tout me fait espérer qu'un doux lien...

LE VICOMTE, riant.

Ah ! ah ! ah !

LE MARQUIS.

Tu m'impatientes avec tes rires... explique-toi, voyons, parle... devant ces messieurs !...

LE VICOMTE.

Non, non, je ne puis...

LE MARQUIS.

Je le veux... Je l'exige... à l'instant... tout ce qui touche à mon amour... et à la comtesse excite ma curiosité ou ma jalousie... comme tu voudras... mais enfin, parle... ou morbleu, monsieur l'ex-dragon, nous nous couperons la gorge...

LE VICOMTE.

Tu le veux absolument ?... je vais t'affiger... Ah ! mon pauvre marquis ! tu crois triompher du cœur d'une sentimentale comtesse... mais il aurait fallu pour cela apprendre l'histoire des temps passés...

LE MARQUIS.

Trêve de commentaires et de plaisanteries... au fait, hâte-toi !

LE VICOMTE.

Donc, mes amis, je me trouvais hier dans les salons de la délicieuse... délirante... séduisante comtesse Hélène... Depuis quelque temps, la conversation roulait sur cette manie du romanesque qui semble s'être emparée de toutes nos grandes dames... Bien des gens la tournaient en ridicule, lorsqu'à une épigramme plus piquante que les autres contre la fidélité des femmes à garder la foi jurée, la comtesse rongit, se troubla, puis comme prenant une résolution subite, elle nous raconta...

LE MARQUIS, prenant la parole.

Qu'il y a deux ans environ, se promenant seule, le soir, sur les bords de la rivière qui traverse son parc, une imprudence, un faux pas, que sais-je ?... la fit trébucher et disparaître sous les flots, où elle eût infailliblement péri, sans

un inconnu qui parvint, au risque de ses jours, à la sauver.

LE VICOMTE.

C'est cela précisément. Tu savais donc...

LE MARQUIS.

La comtesse a sans doute ajouté qu'elle vit de suite dans l'homme, dont le hasard venait de faire son sauveur, l'être auquel elle était prédestinée... L'obscurité ne lui permit pas de distinguer ses traits, mais sa voix douce et timide prouvait qu'il devait être jeune, et trahissait, à coup sûr, une noble origine.

LE VICOMTE.

Vous comprenez, messieurs, qu'il n'en fallut pas davantage pour exalter la brûlante imagination de notre belle et romanesque comtesse... « Monsieur, s'écria t-elle, vous m'avez sauvé la vie... Je jure de vous la consacrer, et de n'appartenir jamais qu'à vous, et ce serment, je le tiendrai, recevez-en ce gage. » Et soudain une boucle de ses blonds cheveux tomba sous les mignons ciseaux à broderie qu'elle portait à sa ceinture... Un soupir, à ce qu'il paraît, fut la seule réponse de l'inconnu, qui prit la fuite au bruit des personnes attirées par l'absence prolongée de la comtesse...

LE MARQUIS.

De la comtesse qui depuis lors attend avec constance que son sauveur vienne la dégager de son serment, ou en réclamer l'exécution...

LE VICOMTE.

C'est cela, mot à mot.

LE MARQUIS.

Comment, mon gros vicomte, tu as pu croire que ce roman m'était inconnu?...

LE VICOMTE.

Puisque tu le connais, pourquoi faire du sentiment, de la passion en pure perte? C'est là ce qui causait mon hilarité.

LE MARQUIS.

Et qui te dit que ce soit en pure perte?

LE VICOMTE.

A moins que tu ne parviennes à faire oublier le sauveur.

LE MARQUIS.

Pourquoi pas?

LE VICOMTE.

Oh que tu ne sois le sauveur en personne.

LE MARQUIS.

Eh! mon Dieu, qui sait?

LE VICOMTE, riant.

Ah! ah! pour le coup ce serait plaisant! Tu vas me rendre mon envie de rire.

LE MARQUIS.

Rira bien qui rira le dernier... Allons, messieurs, à table, et nous vous prouverons, le verre en main, que nous sommes tranquilles sur le succès de nos amours.

LE VICOMTE.

A table, messieurs, au galop!

TOUS.

A table! à table!... (Les seigneurs entrent chez le restaurateur; le marquis reste en arrière et retient le vicomte. En ce moment, Catherine sort de la boutique, et rentre sa chaise qu'elle avait laissée à la portée.)

SCÈNE VIII.

Le MARQUIS, le VICOMTE.

LE MARQUIS.

Deux mots, vicomte; as-tu vu cette jeune fille?

LE VICOMTE.

Catherine, la tapissière...

LE MARQUIS.

L'as-tu vue souvent?

LE VICOMTE.

Il y a trois semaines que je la poursuis... et entre nous, confidentiellement... j'en suis épris à un point qui m'inquiète.

LE MARQUIS.

Tu l'as bien observée?

LE VICOMTE.

Très-bien.

LE MARQUIS.

N'as-tu rien remarqué en elle qui t'ait frappé?

LE VICOMTE.

Qui m'ait frappé?... ah! ça, mais pourquoi toutes ces questions?

LE MARQUIS.

De cette jeune fille, mon cher, dépend tout mon bonheur!

LE VICOMTE.

Ton bonheur... marquis, je respecte vos passions... et je vous prie...

LE MARQUIS.

C'est bien de cela qu'il s'agit vraiment... je ne pense pas plus à mademoiselle Catherine qu'elle ne pense sans doute à moi.

LE VICOMTE.

Mais alors, comment se fait-il?...

LE MARQUIS.

Vicomte, es-tu mon ami?

LE VICOMTE.

En peux-tu douter?

LE MARQUIS.

Eh bien! je vais te confier un secret... Ce que tu as entendu hier chez la comtesse me désespère. (La nuit commence à venir.)

LE VICOMTE.

Je comprends; ce n'est pas toi le sauveur.

LE MARQUIS.

Eh! non, sans doute... et je tremble chaque jour que l'arrivée de ce maudit inconnu ne vienne porter le dernier coup à mes prétentions; car j'adore la comtesse à en devenir fou, et je la

MADAME LIBOIS, seule.

Au revoir, monsieur le vicomte... une lettre!... ce n'est probablement pas la première qu'elle reçoit... ah ! ma petite péronnelle, je vous tiens!... (Elle s'approche de la boutique). Mademoiselle Catherine... mademoiselle Catherine!.. à la boutique, s'il vous plaît !

SCÈNE XI.

MADAME LIBOIS, CATHERINE.

CATHERINE.

Voilà... ah ! c'est vous, madame, qu'y a-t-il pour votre service ?

MADAME LIBOIS.

C'est une simple commission dont je me trouve chargée pour vous... Le facteur est passé il n'y a qu'un instant, et ne vous voyant pas, il m'a priée de vous remettre cette lettre... le port est payé.

CATHERINE, regardant la lettre.

C'est étonnant... elle n'est pas timbrée !..

MADAME LIBOIS.

Je ne puis vous en dire la raison.... je m'acquiesce de ma commission, voilà tout (à part). Elle l'a prise... elle la lira...

CATHERINE, ouvrant la lettre.

Voyons donc !

MADAME LIBOIS, à part.

J'en étais sûre !..

CATHERINE, tout en lisant.

Que signifie...

MADAME LIBOIS, à part.

Elle joue l'étonnement...

CATHERINE, lisant.

Voilà une singulière demande!... et cette lettre n'est pas signée? quelle impertinence!

MADAME LIBOIS, à part.

De la colère!... de l'indignation! quelle comédie !.....

CATHERINE, à part.

C'est là un trait dont cette maudite femme est seule capable, oui, pour me compromettre.

MADAME LIBOIS, à part.

Elle se consulte..... elle vient à moi !

CATHERINE.

Connaissez-vous, madame, le contenu de cette lettre ?

MADAME LIBOIS.

Cela ne me regarde nullement.

CATHERINE.

Apprenez donc, madame, puisque vous prétendez l'ignorer, que ce billet renferme une ridicule et impertinente demande, dont il vaut mieux rire que se fâcher.

MADAME LIBOIS,

En vérité!

CATHERINE.

Puisque vous avez eu l'extrême obligeance de vous charger de la demande, vous voudrez bien aussi vous charger de la réponse... Je vais la faire précise, positive, et vous la remettre dans un instant, madame. (Elle lui fait la révérence et sort.)

SCÈNE XII.

MADAME LIBOIS, seule, faisant aussi la révérence.

Mademoiselle !... oh ! l'infamale coquette!... quel sang-froid... J'avoue qu'à son âge, je n'étais pas de cette force-là!... Sous l'apparence de la colère, lire en ma présence un billet doux qu'elle attendait, j'en suis sûre... et s'empresser d'y répondre !..... c'est le comble de l'effronterie !..

SCÈNE XIII.

MADAME LIBOIS, CATHERINE.

CATHERINE.

Voici ma réponse, madame.

MADAME LIBOIS.

Elle sera remise, mademoiselle.

CATHERINE.

J'ose y compter, madame, et soyez sûre de ma profonde reconnaissance. (Elle rentre.)

MADAME LIBOIS, seule.

Quel aplomb ! les bras m'en tombent. Voilà donc cette réponse !.. je la tiens... Si je pouvais savoir ce qu'elle renferme... (Elle cherche à lire.)

SCÈNE XIV.

MADAME LIBOIS, LE VICOMTE.

LE VICOMTE, lui enlevant la lettre.

Ne vous donnez donc pas la peine... je la lirai bien moi-même.

MADAME LIBOIS.

Ah ! monseigneur... croyez..

LE VICOMTE.

Comment donc !... Mais j'ai toujours cru à votre discrétion. (Il va au-devant du marquis auquel il fait signe de venir.)

MADAME LIBOIS, à part.

Encore un affront !... Et toujours à cause de cette Catherine... Oh ! je me vengerai. (Elle rentre chez elle.)

SCÈNE XV.

Le MARQUIS, LE VICOMTE.

LE MARQUIS.

Eh bien ?

JEAN-BAPTISTE.
C'est sa voix... je file !..

CATHERINE.
Mon père !

CATILLARD.
Que fais-tu là haut ?

CATHERINE.
Je ferme la fenêtre de votre chambre, mon père !

CATILLARD.
Rentrez dans la vôtre, mademoiselle, et couchez-vous.

CATHERINE.
Oui, mon père. (Elle ferme la fenêtre.)

LE VICOMTE, reparaisant, au marquis.
Elle se livre à nous !

LE MARQUIS.
J'ai là ma voiture.

LE VICOMTE.
Et moi mon domestique et mes chevaux. Vite à la besogne. (Ils disparaissent par la droite; Jean-Baptiste revient du fond, et regarde si personne ne le voit. Lueur de fusée.)

SCÈNE XVII.

JEAN-BAPTISTE, seul un moment, puis après,
LE MARQUIS, LE VICOMTE, quatre domestiques et enfin CATHERINE.

JEAN-BAPTISTE, regarde à la fenêtre et écoute à la porte.
L'ours est rentré dans sa tanière... Je suis sûr qu'il ronfle déjà comme une toupie d'Allemagne. Par Vénus !.. je vais passer un délicieux quart d'heure !.. Dormez bien père Catillard... ne faites pas de mauvais rêves mon bon homme!..

(En ce moment le marquis et le vicomte reparaisent suivis de leurs domestiques, l'un d'eux, sur un geste du vicomte, monte sur une borne et éteint le réverbère qui est contre la maison de madame Libois.) Bon v'là un réverbère qui se couche ! tant mieux ! la nuit tous les chats sont... oh ! je l'entends... cré coquin..... comme mon cœur galope... ma petite Cath... (Deux domestiques le saisissent par derrière, l'empêchent de crier et l'enlèvent.)

LE VICOMTE, leur indiquant la rue à droite.
Vous savez ce que je vous ai dit... maintenant.. au galop !.. (On emporte Jean-Baptiste.)

LE MARQUIS, aux deux autres domestiques.
Attention!... et cette fois... des ménagemens...

LE VICOMTE.
Chut !... voici la petite... (La porte de Catillard s'ouvre doucement, Catherine paraît.)

CATHERINE.

Il me semble avoir entendu marcher.... Il doit être là.... ah ! mon Dieu ! qu'il fait noir !.. (Le marquis s'avance et lui prend la main.) Est-ce vous Jean-Baptiste ?

LE MARQUIS.
Oui... c'est moi... (Mouvement de Catherine.)

LE VICOMTE, de l'autre côté..
N'ayez pas peur, ma charmante.

CATHERINE.
Ce n'est pas lui !... au secours !.. au secours !.. (A ce moment, la lueur du bouquet éclaire tout le théâtre, les cris de la foule, le bruit des fusées couvrent la voix de Catherine. On l'emporte presque évanouie. Le marquis la suit.)

LE VICOMTE
Bonne chance, marquis !... (Le rideau tombe.)

ACTE SECOND.

Intérieur de la boutique de Catillard. A gauche un bureau. A droite un comptoir couvert d'étoffes d'ameublement. Des fauteuils et des chaises sont accrochés aux murailles ou suspendus au plafond. A droite, la chambre de Catillard. A gauche, celle de Catherine. Devanture vitrée au fond.

SCÈNE I.

MADAME LIBOIS, seule.
(On entend frapper en dehors. La porte s'ouvre. Madame Libois passe sa tête et regarde.)
La porte ouverte, et personne dans la boutique ! (Entrant.) Parlez-moi de ça... on entre ici comme sur la Place-d'Armes. A coup sûr, il s'est passé quelque chose d'extraordinaire. La porte du père Catillard toute grande ouverte à six heures du matin, et quand personne encore n'est levé ! lui qui est si défiant, qu'il donnerait plutôt quatre tours de clé que deux à la serrure. Et rien de dérangé dans la boutique. Je m'y perds. Pourtant je suis bien sûre de n'avoir vu sortir

personne... du moins depuis que je guette l'arrivée de Jean-Baptiste, car je ne serais pas fâchée de lui conter l'histoire de la lettre, et de savoir ce qu'il en pense. Il y a dans tout ceci un mystère que je voudrais bien éclaircir. (Allant à la porte de droite, qu'elle entr'ouvre.) Père Catillard !

CATILLARD, encore endormi.
De quoi ?

MADAME LIBOIS.
Descendez.

CATILLARD.
Qu'est-ce qu'il y a ?

MADAME LIBOIS.
Il y a qu'il n'y a personne.

CATILLARD.

Comment! personne!... Qui est-ce donc qui m'appelle?

MADAME LIBOIS.

C'est moi, votre voisine, madame Libois.

CATILLARD.

La Libois! pas possible! Où êtes-vous donc? dans la rue?

MADAME LIBOIS.

Non, je suis dans votre boutique.

CATILLARD.

Dans la boutique! Bon, je ne trouve pas ma culotte. Ah! la voilà.

MADAME LIBOIS.

Dépêchez-vous donc.

CATILLARD.

Je n'ai plus qu'une jambe, voisine.

MADAME LIBOIS, à elle-même.

Qu'est-ce que tout cela veut dire?... En tout cas, ce ne sont pas des voleurs qui ont ouvert cette porte.

SCÈNE II.

MADAME LIBOIS, CATILLARD, son habit sous le bras, en bonnet de coton.

CATILLARD.

Me voilà... Vous êtes seule ici, voisine?

MADAME LIBOIS.

Dam! vous le voyez bien.

CATILLARD, un bras seulement dans son habit.

Comment diable êtes-vous eprée?

MADAME LIBOIS.

Ce matin, en arrangeant mon petit étalage, j'ai cru remarquer que la porte de votre boutique n'était pas fermée; je me suis approchée, et j'ai vu qu'en effet je ne m'étais pas trompée.

CATILLARD.

Ma porte était ouverte.

MADAME LIBOIS.

Comme vous dites.

CATILLARD.

Ah! mon Dieu! je suis volé. Il faut appeler la garde.

MADAME LIBOIS.

Regardez auparavant votre serrure; elle n'est pas forcée.

CATILLARD.

C'est vrai, la clef y est encore.

MADAME LIBOIS.

Voyez un peu par ici. Apercevez-vous quelque chose qui ne soit pas à sa place?

CATILLARD.

Rien n'a bougé. (Il va à son comptoir.) Ma caisse n'est pas forcée non plus. Elle renferme encore les 25 livres que j'y ai laissées hier soir.

Y comprenez-vous quelque chose, voisine?

MADAME LIBOIS.

C'est à vous que je demanderai ce qu'il en est.

CATILLARD.

C'est incompréhensible. Il doit être plus de six heures, n'est-ce pas?

MADAME LIBOIS.

Elles sonnaient à Notre-Dame comme j'entrerais ici.

CATILLARD.

Et Jean-Baptiste qui n'est pas encore arrivé!.. mes ouvriers non plus... les paresseux! Voisine, rendez-moi le service de monter dans la chambre de ma fille... de la faire lever... elle dormirait jusqu'à midi si on la laissait faire.

MADAME LIBOIS.

Je vais l'éveiller. Soyez tranquille. (Elle entre à droite.)

SCÈNE III.

FRANÇOIS, CATILLARD.

CATILLARD.

Ah! te voilà... et Jean-Baptiste? toujours le dernier à la besogne? Pourquoi n'est-il pas avec toi?

FRANÇOIS.

Dame! bourgeois, je ne sais pas.

CATILLARD.

Est-ce que vous ne demeurez pas dans la même chambre?

FRANÇOIS.

Si, bourgeois. Mais c'est que...

CATILLARD.

C'est que quoi? Le fainéant n'est pas encore levé, n'est-ce pas?

FRANÇOIS.

Au contraire, bourgeois, il n'est pas encore couché.

CATILLARD.

Pas couché!

FRANÇOIS.

Je m'ai endormi hier en l'attendant, et ce matin je m'ai éveillé en l'attendant encore.

CATILLARD.

C'est ça, le brigand n'est pas rentré... il se sera mis dès hier soir en ribote. (A lui-même.) Passer la nuit dehors... et Dieu sait où... le gueux!.. et il osait me demander ma fille... un trésor... un ange... qu'il s'y frotte encore.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MADAME LIBOIS.

MADAME LIBOIS, rentrant.

En voilà bien d'une autre!

CATILLARD.

Pardon, voisine, de la peine... Catherine se lève, n'est ce pas?

MADAME LIBOIS.

Il faudrait pour se lever, qu'elle se fût couchée.

CATILLARD.

Comment ! que voulez-vous dire ? pas couchée... Veuve Libois, je vous somme de vous expliquer plus clairement.

MADAME LIBOIS.

Je dis qu'il n'y a personne dans la chambre de votre fille.

CATILLARD.

Personne !

MADAME LIBOIS.

Que son lit n'est pas seulement défait.

CATILLARD.

Pas défait !

MADAME LIBOIS.

Que c'est elle qui aura ouvert votre porte hier soir, ou cette nuit pendant votre sommeil.

CATILLARD.

Oh !

MADAME LIBOIS.

Je dis enfin que votre fille n'a pas couché ici... est-ce clair ?

CATILLARD.

Veuve Libois, vous extravaguez, voilà ce qui est clair.

MADAME LIBOIS.

Oui. Eh bien ! allez voir par vous-même.

CATILLARD.

Je n'y vais pas, j'y vole. (Il entre à gauche.)

MADAME LIBOIS, à elle-même.

Voyez-vous cette Catherine ?.. si ce n'est pas scandaleux !.. elle se sera fait enlever... Eh ! mais, cette lettre !.. le vicomte !.. serait-ce lui ? ah ! mon petit Jean-Baptiste, nous verrons si vous résisterez à ce trait-là.

SCÈNE V.

MADAME LIBOIS, OUVRIERS, puis CATILLARD.

LES OUVRIERS.

AIR du *Siège de Corinthe*.

Allons, le travail nous appelle,
L'heure a sonné, voici l'instant.

Au signal l'ouvrier fidèle

Arrive avec empressement.

(Les ouvriers ôtant leurs vestes, cherchent leur ouvrage et se disposent à travailler. En ce moment Catillard rentre en scène ; il est pâle, défait, et tombe sur une chaise.)

CATILLARD.

Disparue ! disparue !

LES OUVRIERS.

Ah ! voilà le bourgeois ! bonjour, bourgeois.

FRANÇOIS.

Nous sommes de parole, j'espère.

MADAME LIBOIS, allant à Catillard.

Eh bien ! que vous disais-je ?

CATILLARD.

Je suis un homme perdu, déshonoré... ma fille a suivi un séducteur... plus de doute... quel est le misérable, le scélérat ?

MADAME LIBOIS, à part.

Je me garderai bien de lui confier mes soupçons sur le vicomte. C'est une excellente pratique, un homme puissant.

FRANÇOIS, aux autres ouvriers.

Qu'a donc le bourgeois c' matin ? il a l'air tout chose.

CATILLARD, se levant tout-à-coup, et comme frappé d'une pensée subite.

Ah ! révélation de l'enfer !... veuve Libois, je tiens mon ravisseur... François, approche et réponds. Tu n'as pas vu Jean-Baptiste depuis hier soir ?

FRANÇOIS.

En sortant de la boutique, non, bourgeois.

CATILLARD.

Tu es sûr qu'il n'est pas rentré de la nuit, qu'il n'a pas couché à la chambre ?

FRANÇOIS.

Très-sur, bourgeois.

CATILLARD, avec explosion.

C'est lui qui l'a enlevée.

LES OUVRIERS.

Enlevée, qui donc ?

CATILLARD.]

Catherine, ma fille.

LES OUVRIERS.

Sa fille ! (Ils causent vivement entre eux.)

MADAME LIBOIS.

Serait-ce possible, mon Dieu !

CATILLARD.

Sa demande en mariage, mon refus, ses menaces et la disparition des deux coupables en même temps, la même nuit ..

MADAME LIBOIS.

C'est une preuve accablante.

CATILLARD.

Oh ! le gueux ! il ne mourra que de ma main.

MADAME LIBOIS, à part.

Et moi qui soupçonnais le vicomte.

CATILLARD.

Mais où se sont-ils réfugiés, les infâmes ?

MADAME LIBOIS.

Au fait, tâchez d'abord de les retrouver, de les séparer, et vous livrez ensuite le séducteur à la justice : ce sera bien fait...

CATILLARD.

Mais où aller ?.. à qui m'adresser ?.. et ma besogne ?.. et la comtesse qui m'attend ce matin... j'en perdrai la tête... voisine, chère voisine, regardez-moi bien... n'est-ce pas que je perds la tête.

MADAME LIBOIS.

Allons donc, un peu de courage. Ah ! si j'étais à votre place !

CATILLARD.

Veuve Libois, vous m'électrisez... accompagnez-moi.

MADAME LIBOIS.

Où allez-vous ?

CATILLARD.

Où je vais ? Je vais déposer mes chagrins dans le sein du commissaire. Partons, partons.

FRANÇOIS, revenant du fond de la boutique.

Bourgeois, v'là Jean-Baptiste. Je l'ai vu au coin de la rue.

CATILLARD.

Lui ! donnez-moi un bâton, une chaise, un meuble que je l'extermine.

MADAME LIBOIS.

Du calme, voisin, du calme.

LES OUVRIERS.

Oui, oui, calmez-vous, bourgeois. (Les ouvriers et madame Libois retiennent Catillard qui se débat pour s'élaner sur Jean-Baptiste qui entre en ce moment, il se traîne avec peine, il s'avance sans faire attention ni à Catillard ni à personne.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JEAN-BAPTISTE.

JEAN-BAPTISTE, à lui-même.

Ah ! quel galop... quel galop... sept heures au moins de galop !... Je parie que je suis entamé. (Catillard s'échappe des mains de ceux qui le retiennent, et il lance un coup de pied à Jean-Baptiste qui fait un mouvement de douleur et dit, sans se retourner.) Le patron !... je reconnais sa voix.

CATILLARD, que l'on retient.

D'où viens-tu ?

JEAN-BAPTISTE.

Je descends de cheval.

CATILLARD et les autres.

De cheval ?

JEAN-BAPTISTE.

J'ai passé une nuit très-agitée...

CATILLARD.

Quelle horreur !

JEAN-BAPTISTE.

J'ai fait un voyage... je suis allé...

CATILLARD.

Où ça, où ça ! réponds, malfaiteur !...

JEAN-BAPTISTE, d'un air mystérieux.

Je vais vous le dire en confidence... Vrai, je serais flatté de le savoir !

CATILLARD.

Hein !... ah ! tu te moques de moi ?

JEAN-BAPTISTE, sans l'écouter.

Ah ! quel galop ! quel galop !... (Il va pour

s'asseoir il se relève vivement.) Oh ! dieu de dieu, ne pouvoir pas même s'asseoir. Voilà qui est humiliant et servile !...

CATILLARD.

Mais elle?... c'est elle dont je te parle, scélérat.

JEAN-BAPTISTE.

Vrai, je tombe de sommeil !

CATILLARD.

Qu'as-tu fait de la malheureuse ?

JEAN-BAPTISTE, sans comprendre.

Maudite bête.

CATILLARD.

Où l'as-tu conduite ?

JEAN-BAPTISTE.

Ce n'est pas moi qui l'ai conduite, c'est bien elle... et elle peut se flatter de m'en avoir fait faire du chemin... Je crois que la gaillarde avait le mors aux dents.

CATILLARD.

Le mors aux dents !

JEAN-BAPTISTE.

Ah ! quel galop !

CATILLARD.

Mais c'est de ma fille que je te parle, entends-tu bien, de ma Catherine que tu as enlevée !...

JEAN-BAPTISTE.

Enlevée !... mademoiselle Catherine... vot' fille ?... Ah ! laissez donc, père Catillard, pas de plaisanterie équivoque, c'est indigne de votre caractère et de votre profession de tapissier.

CATILLARD.

Ah ! tu plaisantes... quand c'est toi qui es le ravisseur !

JEAN-BAPTISTE.

Moi, moi, enlever mademoiselle Catherine que j'adore ni plus moins qu'une sainte... pal-sambleu ! ça serait par trop... par exemple... je ne voudrais pas vous dire des choses fâcheuses, parole d'honneur, mais vous raisonnez comme une oie. (Il va s'asseoir sur une chaise placée auprès du comptoir. A dater de ce moment, il ne s'occupe plus de ce qu'on lui dit, et il s'efforce de lutter contre le sommeil.)

CATILLARD, avec fureur.

Tu m'invectives, je crois... (On le retient.) Ah ! tu le paieras plus cher qu'au marché.

MADAME LIBOIS, à elle-même.

Bon... ça devient d'un louche à faire frémir la nature.

CATILLARD, hors de lui.

Ah ! tu en contes aux filles des maîtres... ah ! tu les enlèves... eh bien ! (Il lui met le poing sous le nez.) Je ne te dis que ça.

Air final de la Dame du Lac.

Ah ! crains mes transports furieux,

Séducteur, double traître !

Et bientôt tu vas dans ces lieux

Apprendre à me connaître.

Il faut qu'on le punisse ;
Et pour un pareil attentat
Je veux à la justice
Livrer ce scélérat.

Ensemble.

CATILLARD.

Ah ! grains , etc.

LES OUVRIERS.

Ah ! crains ses transports furieux ;
Séducteur, double traître !

Oni, bientôt tu vas dans ces lieux
Apprendre à le connaître.

(Pendant la reprise de l'ensemble, les ouvriers rentrent dans les ateliers et magasins à droite ; Catillard rajuste sa toilette, prend son chapeau, et va pour sortir ; mais il se rencontre au fond avec le vicomte, qui a paru pendant la fin de la scène.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, moins les ouvriers, le VICOMTE.

LE VICOMTE.

Monsieur Catillard ?

CATILLARD.

C'est moi, monsieur.

MADAME LIBOIS, à part.

Le vicomte !

LE VICOMTE.

Deux mots ; s'il vous plaît, M. Catillard.

CATILLARD.

Pardon, monsieur, si c'est pour des emplettes, je vous prierais de revenir dans un autre moment, car j'ai la tête à l'envers.

LE VICOMTE.

Eh ! bon dieu ! que vous est-il donc arrivé ?

CATILLARD.

Un affreux malheur. (Il redescend la scène.)

LE VICOMTE, le suivant.

Je ne vois pas Catherine ?

MADAME LIBOIS, à part.

Que vient-il faire ici ?

CATILLARD.

Mais je me vengerai bientôt, monsieur, oh ! oui, je me vengerai !...

LE VICOMTE.

Si je puis vous être utile, disposez de moi, M. Catillard. J'ai des amis puissans, le duc de Soissons, la comtesse Hélène !

CATILLARD.

La comtesse Hélène !... je travaille pour elle en ce moment, je devais lui livrer un boudoir aujourd'hui...

LE VICOMTE.

C'est justement pour cela que je viens vous trouver de sa part, elle vous attend avec impatience, car elle a grande réunion ce soir, et

dans huit jours, elle épouse un de mes intimes, M. le marquis de Villiers...

CATILLARD.

C'est comme un coup du sort, et tout m'accable à la fois... (Il remonte vers la porte des ateliers). Joseph !... François, hâtez-vous, mes enfans. (Il parle aux ouvriers, il leur donne des étoffes. Pendant ce jeu, le vicomte, sur l'avant-scène, regarde de tous côtés. Madame Libois s'approche de lui, et lui parle à voix basse.)

MADAME LIBOIS, au vicomte.

Vous cherchez en vain, monseigneur, l'oiseau est envolé, Catherine a disparu.

LE VICOMTE, jouant la surprise.

Pas possible ! et le ravisseur ?...

MADAME LIBOIS, montrant Jean Baptiste qui dort.
Regardez, le voilà !...

LE VICOMTE.

Un ouvrier !

MADAME LIBOIS.

Un méchant ouvrier !...

LE VICOMTE, à part.

Le galop a produit son effet !... (Haut). Et c'est lui qu'on soupçonne ; qu'on accuse ?...

MADAME LIBOIS.

Et qui bientôt, je l'espère, tâtera de la prison.

LE VICOMTE.

La prison... ah ! je comprends, la vengeance du père. (A part.) Bravo ! je serai débarrassé de lui... tout marche à merveille pour le marquis et pour moi.

CATILLARD, revenant.

J'ai donné des ordres, monseigneur, et madame la comtesse sera servie.

LE VICOMTE.

Très bien, maintenant, monsieur Catillard, songez à votre vengeance... et parbleu ! je veux vous aider.

CATILLARD.

Mais, monseigneur...

LE VICOMTE.

Je connais l'histoire, fiez-vous à moi, j'ai toute la police dans ma manche.

CATILLARD.

Serait-il possible ?

LE VICOMTE.

Suivez-moi, je vais vous enlever votre affaire en vrai dragon, au galop !

(Il sort vivement et Catillard le suit.)

SCÈNE VIII.

MADAME LIBOIS, JEAN-BAPTISTE.

JEAN-BAPTISTE, se réveillant.

Au galop !... (Il se lève et se frotte les yeux). Qui est-ce qui a dit au galop !... (Il court au fond puis revient en scène). Est-ce vous, femme d'âge ?

MADAME LIBOIS.

Vous rêvez, je crois, allez donc vous coucher, mauvais sujet, enleveur de jeuneses...

JEAN-BAPTISTE.

Encore... madame Libois, je vous en conjure, le mot, le mot de ce monstrueux logogriphe.

MADAME LIBOIS.

C'est ça, fais donc semblant de ne pas comprendre, hypocrite ! ah ! tu as cru qu'on ne s'apercevrait de rien ! mais on sait que tu n'as pas passé la nuit à ton domicile, que Catherine a quitté celui de son père hier soir, et qu'elle n'y est pas encore rentrée...

JEAN-BAPTISTE.

Elle aussi. C'est un embrouillamini atroce !... Hier soir, je le confesse, j'avais un rendez-vous avec elle à la porte de la boutique.

MADAME LIBOIS.

Ah ! vous en convenez...

JEAN-BAPTISTE.

J'arrive, on m'empoigne, on me perche sur un cheval... on crie au galop !... comme tout à l'heure... et je bondis sur ma bête pendant sept mortelles heures, j'en sors à l'état de... compote, et ce matin, on vient me dire que j'ai enlevé une femme, mam'zelle Catherine... ah ! mais... ah ! mais... c'est à faire donter de tout, de soi-même... doutez-vous de vous, vous ? moi, je doute de moi, c'est fini, je ne crois plus à rien...

MADAME LIBOIS, pensive.

Ce que tu me dis là, est-ce bien la vérité ?

JEAN-BAPTISTE.

Comment ! si ça l'est ? ça l'est... je le jure sur vos cendres ?

MADAME LIBOIS.

Eh bien ! alors mon pauvre ami, tu es le jouet d'une infernale machination, la victime d'une horrible intrigue.

JEAN-BAPTISTE.

Je le crois...

MADAME LIBOIS.

Quel en est l'auteur ? et quel est son but ? c'est ce que je ne puis comprendre, mais à coup sûr on se joue de toi... on te trompe...

JEAN-BAPTISTE.

Qui ça ?

MADAME LIBOIS.

Catherine... d'abord, j'ai la preuve certaine... mais non, je ne veux rien dire...

JEAN-BAPTISTE.

Veuve Libois, parlez, parlez, je vous en conjure à pieds joints !

MADAME LIBOIS.

Non, ça vous ferait de la peine.

JEAN-BAPTISTE.

De la peine ! tant mieux, ça me fera plaisir.

MADAME LIBOIS.

Apprenez donc que Catherine est courtisée par un seigneur.

JEAN-BAPTISTE.

Seigneur de Dieu !

MADAME LIBOIS.

Qu'elle reçoit des lettres de lui, et qu'elle lui donne des rendez-vous.

JEAN-BAPTISTE.

Le lâche !... et moi qui aurais mis sa main au feu qu'elle m'était fidèle... ah ! Dieu de Dieu !... (Il se laisse tomber sur une chaise et se relève vivement.) Ah ! sacristie !... ah ! mam'zelle Catherine, vous fréquentez la noblesse... eh bien ! moi aussi, palsambleu ! je me donnerai ce genre-là... je connais des comtesses, des duchesses et des archi-princesses qui n'en peuvent plus de moi !... je veux devenir un séducteur, un mangeur de cœurs... je mangerai le cœur de toutes les femmes... je mangerai le vôtre, madame Libois... (Il lui prend la taille.)

MADAME LIBOIS, à part.

Je triomphe ! il me revient !

JEAN-BAPTISTE, à part, en la regardant.

Hum !... elle est bien avancée, c'est égal.

MADAME LIBOIS.

Tromper un bon garçon comme vous !

JEAN-BAPTISTE.

Une crème de bon garçon...

MADAME LIBOIS.

Recevoir des lettres !

JEAN-BAPTISTE.

Oui... recevoir... au fait, comment savez-vous ?

MADAME LIBOIS.

Pardine, puisque c'est moi qui les ai remises à mam'zelle Catherine...

JEAN-BAPTISTE, indigné.

Vous ?...

MADAME LIBOIS.

Certainement... moi ! c'est à-dire non... je veux dire... (A part.) Je viens de faire une sottise.

JEAN-BAPTISTE.

Ah ! vous favorisiez ce commerce criminel... Ah ! vous étiez leur petite poste... Eh bien, merci, si vous aviez seulement quarante-sept ans de moins, je vous frapperais, je vous abîmerais... si ce n'était pas déjà fait...

MADAME LIBOIS, à part.

Maladroite que je suis.

JEAN-BAPTISTE.

Mais j'y vois clair à présent. Je ne m'étonne plus...

MADAME LIBOIS, haut après avoir regardé dehors.
Silence, j'aperçois Catherine.

JEAN-BAPTISTE.

Catherine !...

MADAME LIBOIS.

Observons-la !... (Elle veut emmener Jean-Baptiste au fond à gauche, mais celui-ci la quitte et va à droite.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CATHERINE.

CATHERINE, entrant, se croyant seule.

Enfin, je suis arrivée. La fatigue m'accable. J'ai cru que mes forces m'abandonneraient et que je ne pourrais jamais parvenir jusqu'ici.

MADAME LIBOIS.

Les voilà aux prises, je ferai bien de les laisser ensemble. (Elle se sauve par le fond.)

CATHERINE.

Peut-être serai-je assez heureuse pour que personne encore ne se soit aperçu de mon absence, vite, rentrons dans ma chambre... (Elle trouve Jean-Baptiste qui s'est placé sur son passage.) Ciel ! monsieur Jean-Baptiste.

JEAN-BAPTISTE.

Oui... Jean-Baptiste... un peu... beaucoup Jean Baptiste... Ca va bien ce matin, mamzelle Catherine?... Vous rentrez de bonne heure.

CATHERINE, à part.

Ah ! malheureuse que je suis ! (Haut avec hésitation.) Est-ce que mon père n'est pas ici ?

JEAN-BAPTISTE, à part.

Elle veut détourner la conversation... l'intrigante... (Il bouscule des étoffes sans savoir ce qu'il fait, et traverse la scène. Haut.) Non, mam'zelle... Il est sorti votre père... Il a été très-content votre père quand il vous a cherchée ce matin.

CATHERINE.

Il m'a cherchée, plus d'espoir. Oh ! mon Dieu ! je suis perdue !

JEAN-BAPTISTE.

C'est bien fait...

CATHERINE, indignée.

Que dites-vous ?...

JEAN-BAPTISTE, se montant.

Je dis... je dis que je suis enchanté... oui, je suis content, ravi... oh ! palsambleu ! je suis fort joyeux... (à part) je bisque comme un dindon...

CATHERINE.

Ah ! monsieur, c'est affreux ce que vous dites là !...

JEAN-BAPTISTE.

Et vous donc !... c'est peut-être joli... ce que vous faites... ah ! fi ! mademoiselle, fi, fi !...

CATHERINE.

Mais qui vous dit que je suis coupable?... qui vous dit que j'ai prêté les mains à cet enlèvement, que l'on n'a pas employé la violence ?

JEAN-BAPTISTE, à part.

Au fait, on peut bien être enlevé malgré soi... j'en sais quelque chose...

CATHERINE.

Et c'est vous qui me traitez ainsi, qui me croyez coupable !...

JEAN-BAPTISTE.

Un peu, que je le crois...

CATHERINE.

Vous, qui seul êtes cause de mon malheur.

JEAN-BAPTISTE.

Moi, c'est un peu fort.

CATHERINE.

Pour qui ai-je quitté hier soir la maison de mon père?... pour qui ai-je consenti à venir sur cette place... pour qui enfin ai-je manqué à mes devoirs... et c'est au moment où je croyais vous trouver au rendez-vous... que j'ai été saisie, entraînée...

JEAN-BAPTISTE, à part.

Absolument comme moi... est-ce qu'on m'aurait pris pour une demoiselle ?

CATHERINE.

Et vous doutez de moi... avant de savoir si j'ai mérité vos reproches... vous m'en accablez. (Elle pleure.)

JEAN-BAPTISTE, la voyant pleurer.

Là v'là qui gémit... Bon, c'est ce que je veux.

CATHERINE.

Mais c'est trop souffrir... je ne veux pas supporter plus long-temps d'injustes soupçons... et sans chercher à me justifier... Jean-Baptiste, mon ami...

JEAN-BAPTISTE.

Son ami... encore... Quel aplomb !...

CATHERINE.

Revenez à vous, et réfléchissez !...

JEAN-BAPTISTE.

Réfléchir... mais palsambleu ! c'est là ce qui me tue !... Plus je réfléchis, et plus je.... Ah ! Dieu ! ah ! Dieu !...

CATHERINE.

Écoutez-moi, il le faut... je le veux.. (Elle le prend par le bras.)

JEAN-BAPTISTE.

Vous écouter... moi,.. par exemple... Voyons, je vous écoute... (Il s'agite.)

CATHERINE.

Mais non... vous voyez bien...

JEAN-BAPTISTE.

Je vous dis que si... (A part.) J'ai deux mille fourmis dans les jambes... Eh bien ! voyons, parlez donc...

CATHERINE, tirant une lettre de sa poche et la remettant à Jean-Baptiste.

Tenez, lisez ceci.

JEAN-BAPTISTE.

Une lettre ?...

CATHERINE.

Oui, une lettre, que notre voisine, madame Libois, m'a remise hier soir, au moment où je rentrais ma chaise et mon ouvrage que j'avais laissés à la porte.

JEAN-BAPTISTE.

Ah ! oui, connu... Il paraît que c'est la Libois qui se chargeait des demandes et des réponses... Mais pourquoi donc la petite poste a-t-elle été

inventée, si ce n'est pour épargner aux femmes d'âge un commerce aussi... Et donc !..

CATHERINE avec impatience.

Lisez, au nom du ciel, lisez...

JEAN-BAPTISTE ouvre la lettre, fait un geste de dégoût, puis il lit.

« Mademoiselle... le fourbe !... mademoiselle ! Oser écrire des choses comme ça à une jeune fille... Enfin !... »

CATHERINE.

Mais lisez donc.

JEAN-BAPTISTE.

» Vous pouvez me rendre le plus heureux des mortels... » Des mortels !... c'est un tissu d'horreurs... Je n'en lirai pas davantage.

CATHERINE, continuant.

» Vous pouvez me rendre le plus heureux des mortels, et je ne vous demande pour cela qu'une boucle de vos cheveux.

JEAN-BAPTISTE.

Hein ?

CATHERINE.

» Me la refuserez-vous ?... »

JEAN-BAPTISTE.

Il y a ça !... (Il frôle la lettre et regarde.) Une mèche de vos cheveux !... Eh ben ! après ?... s'il a demandé la mèche, c'est qu'il en avait le droit ce mortel, qui voulait être le plus heureux de ses semblables... Et vous l'avez donnée la mèche ?...

CATHERINE.

J'ai répondu par un refus à cette insolente demande, et j'ai traité comme elle le méritait la femme qui s'était chargée de ce message...

JEAN-BAPTISTE.

Possible. Mais tout ça ne me dit pas comment il se fait qu'hier au soir...

CATHERINE.

J'ai été saisie, enlevée, et malgré mes cris jetée dans une voiture ?...

JEAN-BAPTISTE, à part.

Une voiture !... ça valait mieux que mon quadrupède.

CATHERINE.

Et le sais-je moi-même ?... Ce que je sais, c'est qu'après une heure de marche environ la voiture s'arrêta, et que l'on me fit entrer dans une maison, où selon toute apparence régnaient le luxe et la richesse...

JEAN-BAPTISTE.

Et j'écoute ça !... animal que je suis... ah ! .. Continuez.

CATHERINE.

Un bandeau couvrait mes yeux...

JEAN-BAPTISTE.

Ceci devient obscur...

CATHERINE.

Mais le riche canapé de soie sur lequel on m'invita à m'asseoir me fit deviner que j'étais....

JEAN-BAPTISTE.

Chez quelque grand seigneur... ah ! les nobles !.. les nobles !.. si je pouvais seulement en exterminer plusieurs !...

CATHERINE.

J'attendais depuis quelques instans, lorsqu'un bruit de pas se fit entendre... un homme entra et vint s'asseoir près de moi...

JEAN-BAPTISTE.

Un homme !...

CATHERINE.

« Ne craignez rien, me dit-il... (Signes d'incertitude de Jean-Baptiste). Vous allez savoir ce que « l'on veut de vous... »

JEAN-BAPTISTE.

Ah ! ouiche !... c'est bien difficile à deviner !...

CATHERINE.

« Ce matin vous avez fièrement rejeté la demande que l'on vous faisait d'une boucle de vos cheveux. Eh bien ! c'est pour devenir possesseur « de ce trésor, que ce soir je vous ai fait enlever, « à tout prix, je veux l'obtenir... »

JEAN-BAPTISTE.

Des cheveux !.. démêlez donc cet affreux mystère...

CATHERINE.

Je refusai... je m'indignai contre cette horrible conduite... mais tout à coup on me saisit les deux mains, on se rendit maître de moi... que pouvais-je, hélas ! la lutte était trop inégale...

JEAN-BAPTISTE.

Ah ! mon Dieu, que vais-je apprendre !...

CATHERINE.

Je sentis les ciseaux s'approcher de ma tête, et l'on me déroba ce que je refusais si obstinément...

JEAN-BAPTISTE.

Une boucle de cheveux ?

CATHERINE.

Une boucle de cheveux.

JEAN-BAPTISTE,

Et... pas... autre chose ?

CATHERINE, indignée.

Oh ! monsieur !...

JEAN-BAPTISTE.

Eh ben ! non... non... je vous crois... des cheveux... rien que des cheveux... mais quel est le scélérat capable d'un pareil guet-apens ?... ce doit être un perruquier.

CATHERINE.

J'entendis aussitôt après cet homme s'éloigner en disant à demi-voix : reconduisez cette jeune fille... nne autre personne alors s'approcha de moi...

JEAN-BAPTISTE.

Un autre perruquier ?

CATHERINE.

Et m'aidant silencieusement à me lever du canapé où l'émotion et l'effroi me tenaient clouée, il me fit traverser plusieurs appartemens et me

conduisit à la voiture dans laquelle il monta avec moi...

JEAN-BAPTISTE.

Et pendant ce temps-là, je... ah !...

CATHERINE.

Enfin le jour commençait à poindre lorsque la voiture s'arrêta... on m'en fit descendre... et je me trouvai seule à l'extrémité du parc... je rassemblai le peu de forces qui me restaient, et j'arrivai ici, tremblante, désespérée ; car je prévoyais bien ce qui m'y attendait... vos soupçons, vos reproches... et la colère de mon père...

(Elle pleure.)

JEAN-BAPTISTE, ému et avec bonhomie.

C'est bien la vérité, mam'zelle ?

CATHERINE.

Oh ! oui, mon ami, toute la vérité !

JEAN-BAPTISTE, pleurant.

Eh ! bien... ça m' fait plaisir... vrai... je suis bien content... donnez-moi vot' main, mam'zelle, et prenons que j' n'ai rien dit... (Avec explosion.) Ah ! mais je le retrouverai ce perruquier, le voleur de mèches... et j'en cueillerai sur sa tête, palsambleu, car apprenez, Catherine, que pendant qu'on vous enlevait, moi de mon côté... (On entend la ritournelle du chœur suivant).

CATHERINE.

Ah ! mon Dieu, qui vient là ?... mon père sans doute...

JEAN-BAPTISTE.

Non, ce sont les ouvriers qui viennent me chercher pour ma réception... Ah ! ben, merci, je cher dans un bel état pour une fête !

SCÈNE X.

LES MÊMES, OUVRIERS, OUVRIÈRES.

(Ils arrivent du fond, ils sont en toilette, ils ont des rubans à leurs chapeaux et des bouquets au côté.)

CHOEUR.

Air : *Galop vénitien* (Strauss).

Ici nous voilà tous

A ce gai rendez-vous.

Chacun se montre fidèle

Et tient à prouver son zèle

Au nouveau compagnon

Joyeux et franc luron,

Et pour célébrer la fête,

Jure de lui tenir tête

Jusqu'à d'main

Le verre à la main.

FRANÇOIS, à Jean-Baptiste.

Comment... pas encore habillé... à l'heure qu'il est... à quoi que tu penses donc ?

JEAN-BAPTISTE.

Ne vous impatientez pas, le temps de passer une veste... et je suis à vous... car c'est aujourd'hui le grand jour, Catherine... dans une heure

j'aurai un état... je serai compagnon... et je forcerai bien votre père à vous accorder ma main !

CATILLARD, au fond, s'adressant aux soldats qui le suivent.

Par ici, soldats, par ici...

CATHERINE.

Mon père !...

JEAN-BAPTISTE.

Et des soldats !

CATILLARD.

Gardez-bien toutes les issues, que le monstre ne nous échappe pas.

JEAN-BAPTISTE.

A qui donc en a-t-il ?

CATHERINE, à part.

Mon Dieu, je tremble !...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CATILLARD, UN EXEMPT, puis après, MADAME LIBOIS, DEUX GARDES entrent dans la boutique avec le sergent, les autres restent dans la rue.

CATILLARD.

Arrêtez-moi ce gaillard-là ?

JEAN-BAPTISTE.

M'arrêter !...

TOUS.

Arrêter Jean-Baptiste... et pourquoi ?

CATILLARD.

Pourquoi ? ça ne vous regarde pas ?

L'OUVRIER.

Mais bourgeois, on n'arrête pas comme ça sans raison un ouvrier, un compagnon ; car Jean-Baptiste est considéré comme tel à dater d'aujourd'hui.

CATILLARD.

Ah ! il vous faut des raisons... eh ! bien, je vais vous en donner !... (Il va prendre un tableau qui est accroché à la muraille.) En voilà des raisons !... Règlement du corps des métiers, article 43.

JEAN-BAPTISTE, à part.

Je vois le coup... je suis pincé...

CATILLARD, lisant.

« L'ouvrier qui aura séduit ou tenté de séduire » la fille d'un maître, sera déchu à tout jamais » de ses droits à la maîtrise et livré aux tribunaux... » Eh bien ! Jean-Baptiste a séduit, et qui plus est, enlevé la fille de son maître.

TOUS.

Jean-Baptiste !

CATILLARD.

Oui, oui... je fournirai mes preuves... et la meilleure de toutes, c'est que les deux coupables ont passé la nuit dehors... (Murmures parmi les ouvriers.)

CATHERINE, à part, atterrée.

Eh ! quoi ?... Jean-Baptiste aussi !...

CATILLARD.

Voulez-vous de lui pour compagnon maintenant ?

LES OUVRIERS, furieux.

Oh ! non... non...

JEAN-BAPTISTE.

En voilà des couleuvres à avaler !...

(Catillard parle à l'exempt.)

CATHERINE, passant vivement à Jean-Baptiste.

Eh quoi, monsieur, vous avez passé la nuit dehors ?

JEAN-BAPTISTE.

Vous l'avez bien passée, vous !...

CATHERINE.

Mais comme moi, monsieur, vous ne pouvez pas vous justifier...

JEAN-BAPTISTE.

Peut-être, Catherine... peut-être...

CATHERINE.

Mais c'est affreux... c'est épouvantable !

JEAN-BAPTISTE.

Bien, très-bien, mieux !

CATHERINE.

Et vous osiez tout à l'heure me reprocher....

JEAN-BAPTISTE.

Mais puisque je vous dis...

CATHERINE, s'éloignant.

Ah ! laissez-moi... laissez-moi.

MADAME LIBOIS, à part.

A merveille !

JEAN-BAPTISTE.

Ah ! vous le prenez comme ça... eh bien, vous verrez...

CATILLARD, l'entendant.

Des menaces, misérable... Monsieur l'exempt,

faites votre devoir, je ne veux pas qu'il reste un instant de plus dans ma maison....

JEAN-BAPTISTE.

Oui, je sors... ah ! tapissier, tu me repousses... ah ! fille de tapissier, tu me dédaignes... (Noblement.) Palsambleu ! vous ne savez pas où vous pouvez me retrouver un jour...

FINAL.

Ain de *Renaudin* (final du 1^{er} acte).Allons (*bis*), beau séducteur, non tu n'as plus d'amis.

Ah ! tu n'en es pas quitte,

Et de ton infâme conduite

Notre mépris.

Sera le prix.

JEAN-BAPTISTE.

Allons (*bis*), je me moque un peu d vous, mès amis;

Sans regret je vous quitte,

Et si vous blâmez ma conduite ;

Moi, je me ris

De vos mépris.

CATHERINE.

Allons (*bis*), je le vois bien, non je n'ai plus d'amis.

Sans regret il nous quitte,

Mais de son affreuse conduite

Oui, mon mépris

Sera le prix.

MADAME LIBOIS.

Allons (*bis*), cela va bien, le voilà sans amis.

Déjà chacun le quitte ;

Mais moi je connais sa conduite

Et je me ris

De leurs mépris.

(On entraîne Jean-Baptiste.) (La toile tombe.)

ACTE TROISIÈME.

Un petit salon, entrée principale au fond, portes latérales, ameublement riche.

SCÈNE I.

LA COMTESSE, LE MARQUIS. (La comtesse est assise sur une causeuse ; le marquis est auprès d'elle.)

LA COMTESSE.

Ainsi donc c'était vous?... vous, mon sauveur, vous que j'attendais depuis une année, et je vous l'avoue, avec une vive impatience.

LE MARQUIS.

Serait-il possible ?

LA COMTESSE.

Quoi de plus naturel, en effet ? L'émotion, la frayeur, et plus encore la complète obscurité qui régnait autour de nous, m'avaient caché les traits de mon généreux libérateur. Aussi, à peine s'était-il éloigné qu'un doute affreux vint me saisir : quel était l'homme auquel je venais de m'engager

d'une façon si solennelle et si légère peut-être?... Était-il jeune, beau... vieux... laid?... Oh ! je suis franche, j'étais fort inquiète.

LE MARQUIS.

Et maintenant êtes-vous rassurée ?

LA COMTESSE.

A peu près... Mais pourquoi donc avoir gardé ce silence obstiné ? Auriez-vous douté par hasard de ma ferme intention de remplir ma promesse?... Moins qu'un autre je devais être exposée à un semblable doute, moi dont on connaît les idées sentimentales, moi que l'on appelle romanesque, on dirait presque folle, n'était un reste de galanterie.

LE MARQUIS.

Oh ! madame, les méchants seuls et les envieux, par malheur le nombre en est grand, ont pu chercher, par leurs propos indignes, à déprécier

des sentimens qu'ils ne comprenaient pas, parce qu'ils étaient trop élevés pour eux. Mais moi, madame, daignez un instant vous mettre à ma place... Ai-je pu croire tout d'abord à mon bonheur?... Jè vous avais été présenté depuis quelques jours seulement et à une de ces réunions si nombreuses dont vous étiez la reine! Confondu parmi les personnes qui, cejour-là même, étaient réunies dans votre château, je me contentais de vous admirer et de vous aimer en silence; mais quand, le soir, je m'aperçus que vous vous dirigiez seule vers le parc, je ne sais quel sentiment subit de jalousie vint s'emparer de moi... je crus à un rendez-vous... je vous suivis dans l'ombre... Jugez, quand je tins ce gage précieux, quand j'entendis cette promesse sacrée qui m'unissait à vous, jugez si je dus devenir fou d'espérance et de joie... Mais hélas! une pensée soudaine vint détruire mon bonheur... La reconnaissance seule pouvait vous avoir arraché ce serment de vous appartenir... Je voulus m'en assurer, et je gardai le silence... Enfin, vous le dirai-je, Madame? je désirais, avant de me déclarer, avoir la certitude que j'étais aimé.

LA COMTESSE.

Et vous avez pensé que l'instant était venu?

LE MARQUIS.

Pardon, madame la comtesse, mais j'ai cru pouvoir espérer...

LA COMTESSE.

Oh! comme vous auriez été fier de me faire oublier, trahir mon serment!

LE MARQUIS.

Songez que ç'eût été en faveur de celui auquel vous l'aviez fait.

LA COMTESSE.

N'importe!... je devrais vous punir pour avoir eu cette pensée, mais je n'en ai pas le courage.

LE MARQUIS, tombant à ses genoux.

Chère Hélène!

LA COMTESSE, émue.

C'est ainsi que vous étiez quand je repris connaissance. Je ne puis me rendre compte du sentiment que j'éprouvais alors; j'oubliais le danger que je venais de courir, et j'étais heureuse de vous sentir près de moi, vous à qui je devais la vie, vous dont la nuit me cachait les traits, mais que mon cœur me représentait comme nous sommes aujourd'hui... à mes genoux, ma main la vôtre... mais est-ce donc à moi qu'il convient de rappeler de tels souvenirs?

LE MARQUIS, légèrement embarrassé.

Comme vous, madame, cet instant délicieux sera toujours présent à ma pensée... Si vous saviez quel trouble agitait mon âme!..

LA COMTESSE.

Oh! je le devine!.. car j'attendais en vain un mot de votre bouche... Quand je vous exprimai ma reconnaissance, quand je vous en donnai le

gage, rien, rien que les battemens de votre cœur pour réponse.

LE MARQUIS, de plus en plus embarrassé.

Mon émotion, mon embarras... la crainte... au moment du danger on ne pense à rien... mais quand on se retrouve en sûreté... la réflexion vient... et... alors!..

AIR : *Cependant je doute encore.*

On tremble, on hésite encore

Rien qu'en songeant au passé...

Surtout quand ce qu'on adore

Du trépas fut menacé.

Malgré mes vives alarmes

Quel mortel m'eût envié

Cet instant si plein de charmes.

LA COMTESSE, après un temps.

Mais...

De cet instant plein de charmes

N'avez-vous rien oublié.

LE MARQUIS, de même.

Non... je n'ai rien oublié!..

(Il se lève et la comtesse aussi. En ce moment la porte du fond s'ouvre, et Picard paraît.)

LE MARQUIS, à part.

Quelqu'un... c'est heureux!..

~~~~~

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE VICOMTE.

PICARD, du dehors.

M. le vicomte de Sanoy!

LE VICOMTE.

Vos désirs sont remplis, madame la comtesse; j'ai vu votre tapissier... vous aurez votre meuble avant une heure! Tous les ordres sont donnés pour la fête de ce soir. Je n'ai rien épargné, rien oublié, et j'ose espérer que vous n'aurez aucun reproche à adresser à votre maître des cérémonies.

LA COMTESSE.

Je vous sais un gré infini, monsieur le vicomte d'avoir bien voulu vous charger de tous ces détails.

LE VICOMTE.

Les convenances vous permettaient à peine de vous en occuper, et quant au marquis, je le connais, tout à son amour, il oublierait à vos pieds, la cérémonie qui doit consacrer son bonheur... à propos, j'ai vu ton notaire, celui de madame, ils se sont entendus, les actes seront prêts ce soir, il ne restera plus qu'à les signer.

LA COMTESSE.

Quoi! si promptement!..

LE MARQUIS.

Vous ne voudriez pas, chère Hélène, retarder mon bonheur... songez à ce que j'ai dû souffrir pendant toute une année.

LE VICOMTE.

Je joins mes prières aux siennes, moi, son

confident intime ; moi qui ai pu apprécier sa patience et la sincérité de son amour. Tout le monde sait d'ailleurs, avec quelle désespérante résignation vous avez attendu que votre sauveur vint, son gage à la main, réclamer son salaire... Il est venu, le voilà, et vous ne pourriez, sans vous manquer à vous-même, lui refuser sa récompense ; c'est le meilleur moyen de faire taire la méchanceté qui se mêle de gâter tout, même les sentimens et les actions les plus nobles !

LA COMTESSE.

Allons, vous êtes deux contre moi, je cède, mais pardon si je vous quitte... j'ai réunion ce soir...

LE VICOMTE.

Une réunion solennelle !

Air de la *Prima Donna*.

Allez donc promptement  
Vous mettre sous les armes.

LE MARQUIS.

Plus de craintes, d'alarmes,  
Le bonheur nous attend...

*Ensemble.*

LE VICOMTE ET LE MARQUIS.

Allez donc, etc.

LA COMTESSE.

Je vais donc promptement  
Me mettre sous les armes :  
Plus de craintes, d'alarmes,  
Le bonheur nous attend.

(Le marquis l'accompagne jusqu'à la porte de son appartement, lui baise la main et revient vivement en scène.)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LE VICOMTE.

LE MARQUIS.

Ouf ! je n'en puis plus !..

LE VICOMTE.

Comment cette séance s'est-elle passée ?

LE MARQUIS.

J'ai menti avec une assurance dont je ne me croyais pas capable et dont je rougissais malgré moi en voyant la crédulité de la comtesse... Oh ! si je l'aimais moins, comme je serais coupable !..

LE VICOMTE.

Sans doute, mais tout est permis quand on a l'amour pour excuse.

LE MARQUIS.

J'étais au bout de mon rouleau ; la comtesse m'accablait de questions auxquelles je ne savais que répondre, et sans ton arrivée...

LE VICOMTE.

Tu allais te trahir, n'est-ce pas ?

LE MARQUIS.

J'étais au supplice... A propos, tu es allé chez le tapissier, la petite ?..

LE VICOMTE.

N'était pas encore rentrée !..

LE MARQUIS.

Et son amoureux ?..

LE VICOMTE.

Mon rival, accusé de l'enlèvement par le père, qui est furieux !

LE MARQUIS.

Diable ! cela peut faire du scandale, et ne crains-tu pas ?

LE VICOMTE.

Pour qui me prends-tu ?.. J'ai conduit le père lui-même chez le procureur-général, mon cousin, qui m'a répondu de tout, sur l'assurance que je lui ai donnée... tu comprends...

LE MARQUIS.

Tu es un homme précieux.

LE VICOMTE.

A toutes les affaires de ce genre, le huis-clos, et quinze jours après le mariage,

LE MARQUIS.

Ainsi, tu crois que nous pouvons être tranquilles ?

LE VICOMTE.

J'en suis sûr.

LE MARQUIS.

Ah ! si c'était à recommencer, j'y regarderais à deux fois.

LE VICOMTE.

Plains-toi donc !

LE MARQUIS.

Le fait est que tout a réussi au-delà de nos espérances.

LE VICOMTE.

Néanmoins, il est sage de ne pas perdre de temps... et de presser la conclusion. Une fois engagés tout sera dit, et s'il te plaît alors d'avouer ta ruse...

LE MARQUIS.

Jamais !

LE VICOMTE.

Suppose cependant que le véritable sauveur s'avisé de reparaitre un jour...

LE MARQUIS.

Oh ! vicomte, ne me dis pas cela, tu me rendrais fou !

LE VICOMTE.

Eh ! parbleu, nous en serions quittes pour le tuer, voilà tout...

LE DOMESTIQUE, dans la chambre à droite.

Faites entrer les meubles dans cette pièce..

LE VICOMTE.

On vient, songeons à notre toilette... Tu ne dois pas te faire attendre ; ce serait mal débiter.

LE MARQUIS.

Je te suis. (Ils sortent par le fond.)



SCÈNE IV.

PICARD, CATILLARD, puis LA COMTESSE.

PICARD, à Catillard qui le suit.

Attendez un moment, je vais prévenir madame la comtesse de votre arrivée... (Il traverse la scène en se dirigeant vers la chambre de la comtesse.)

LA COMTESSE, en dehors.

Julie, préparez tout ce qu'il faut pour ma toilette... (Elle entre.) Bonjour; mon cher monsieur M. Catillard.

CATILLARD.

Madame la comtesse, je vous présente mon respect.

LA COMTESSE.

Vous êtes homme de parole... c'est bien!...

CATILLARD

Ah! madame la comtesse, il faut que ce soit pour vous, car je vous jure qu'à tout autre j'aurais fait faux bond... J'ai la tête à l'envers...

LA COMTESSE.

Des tracas d'affaires, c'est votre métier; mais aussi vous faites fortune...

CATILLARD à lui-même et comme absorbé dans ses réflexions.

Tromper un père sans défiance!...

LA COMTESSE à Picard.

Picard, prévenez mon intendant; je lui ai donné mes instructions, il vous guidera, M. Catillard... (Picard sort.) Vous passerez ensuite dans ma chambre à coucher, je veux en changer l'ameublement.

CATILLARD, sans écouter la comtesse.

Profiter de mon sommeil!...

LA COMTESSE l'observant.

Que dit-il?... Il ne m'écoute pas...

CATILLARD.

Fuir de mon domicile, et laisser ma porte ouverte toute la nuit...

LA COMTESSE.

Est-il fou?

CATILLARD.

Déshonorer un nom sans tache, et m'exposer à être volé, pillé, assassiné!...

LA COMTESSE.

De qui donc parle-t-il?

CATILLARD.

Fille indigne!

LA COMTESSE.

C'est de Catherine! (Prenant Catillard par le bras.) Monsieur Catillard...

CATILLARD.

Ah! pardon, madame la comtesse... je...

LA COMTESSE.

Que parlez-vous de déshonneur, de vol, et pourquoi Catherine n'est-elle pas venue avec vous? Je l'avais priée de vous accompagner.

CATILLARD.

Ne me parlez pas d'elle, madame; c'est renouveler mes douleurs...

LA COMTESSE.

Qu'entends-je?

CATILLARD.

Ce qu'elle a de mieux à faire en ce moment, la malheureuse, c'est de gémir sur son infamie.

LA COMTESSE.

Qu'a-t-elle donc fait, bon Dieu?

CATILLARD.

Ne m'interrogez pas, madame, ou je serais forcé de vous avouer qu'elle s'est fait enlever hier entre onze heures et minuit, pour ne rentrer que ce matin de huit à neuf.

LA COMTESSE.

Et connaissez-vous le ravisseur?

CATILLARD.

Ne me demandez pas son nom, je serais forcé de vous dire que c'est le nommé Jean-Baptiste, un de mes ouvriers, et tous ces aveux seraient trop humiliants.

LA COMTESSE, à part.

Ah! je comprends... Cet amour que son père ignorait... Pauvre Catherine!...

CATILLARD à lui-même.

Mais son affaire est claire...

LA COMTESSE.

Ils s'aiment sans doute tous les deux...

CATILLARD, de même.

On ne plaisante pas avec l'article 43...

LA COMTESSE.

Et vous aurez contrarié leur amour?

CATILLARD.

Il montera sur l'échafaud le scélérat!

LA COMTESSE, à part.

Il faut absolument que je voie Catherine; il n'y a rien de bon à attendre de cet homme-là. (Elle sonne, puis se met à une table et écrit à la hâte quelques mots.)

CATILLARD.

Le vicomte ma donné sa parole qu'il serait pendu, ou tout au moins rompu vif... Voilà un ami!... voilà un ami!...

LA COMTESSE, se levant et remettant un billet à son domestique qui entre.

Ce billet à son adresse sur-le-champ; allez, hâtez-vous.

PICARD.

Pardon, madame, un jeune homme accompagné d'un exempt demande à vous parler tout de suite.

LA COMTESSE.

A-t-il dit son nom?

PICARD.

Non, madame; mais il prétend avoir quelque chose de très-important à vous communiquer.

LA COMTESSE.

Eh bien! qu'il entre. Vous, M. Catillard, tâchez de retrouver votre sang-froid pour terminer mes

travaux, et ne quittez pas l'hôtel sans m'avoir revue.

CATILLARD, en sortant.

Laisser ma porte ouverte toute la nuit, m'exposer à être assassiné !... (Catillard sort par la droite, Picard est allé au fond, où il fait avancer Jean-Baptiste, qui paraît suivi de l'exempt, avec lequel une discussion s'engage.)

## SCÈNE V.

LA COMTESSE, sur l'avant-scène; au fond, JEAN-BAPTISTE, L'EXEMPT, PICARD.

JEAN-BAPTISTE.

Mais quand je vous dis que je ne me sauverai pas !

L'EXEMPT.

Jenne homme, mon devoir me défend de vous quitter...

LA COMTESSE (s'asseyant).

Eh bien ! Picard, qu'est-ce donc, pourquoi ce bruit ?

JEAN-BAPTISTE.

Dieu... c'est-elle !...

PICARD.

Ce garçon a sans doute commis quelque mauvaise action, car il est arrêté, et l'exempt ne veut pas le lâcher.

LA COMTESSE, regardant Jean-Baptiste.

Il n'a pourtant pas l'air d'un malfaiteur ; qu'ils entrent tous les deux.

PICARD.

Vous entendez ce que dit madame la comtesse ; entrez tous les deux...

JEAN-BAPTISTE.

Impossible ! ce que j'ai à dire ne peut se dire en présence de témoins...

LA COMTESSE.

Mais alors qu'il se nomme...

PICARD.

Quel est votre nom, l'ami ?

JEAN-BAPTISTE.

J'aurais bien désiré ne le dire qu'à madame la comtesse ; mais puisqu'il le faut, absolument... l'homme de la rivière...

LA COMTESSE, à elle-même.

L'homme de la rivière !...

PICARD.

Cela n'est pas un nom...

LA COMTESSE.

Que signifie ce mystère, et quel est cet homme ?... Oh ! je veux le savoir... (Remontant la scène.) Monsieur, laissez entrer ce garçon, je vous promets qu'il ne cherchera pas à s'évader, et vous pouvez l'attendre en toute confiance...

JEAN-BAPTISTE.

Vous l'entendez, mon brave, madame la comtesse vous donne sa parole que je ne vous brûlerai pas la politesse !

LA COMTESSE.

Picard, faites attendre monsieur l'exempt... Envoyez ma lettre bien vite, (Regardant Jean-Baptiste). Et restez près d'ici, je vous sonnerai au besoin. (Picard s'éloigne avec l'exempt, et la porte se referme.)

## SCÈNE VI.

LA COMTESSE, JEAN-BAPTISTE.

JEAN-BAPTISTE, à lui-même.

C'est elle... je suis devant elle !... C'est une femme soignée au grand jour !... Elle me regarde, attention à la tenue.

LA COMTESSE, s'approchant.

Nous voilà seuls, vous pouvez maintenant me parler sans crainte !

JEAN-BAPTISTE, à part.

Parler... parler... c'est là le hic... si je sais comment lui tourner la chose !...

LA COMTESSE, s'asseyant.

Expliquez-vous, mon ami, je vous écoute.

JEAN-BAPTISTE, à part

Son ami ! mon physique l'a prévenue en ma faveur !

LA COMTESSE.

Eh bien !

JEAN-BAPTISTE.

Pardon, madame la comtesse... c'est que l'émotion... je suis un peu ému entre nous.

LA COMTESSE.

Tâchez de vous remettre.

JEAN-BAPTISTE.

Voilà que ça se calme... (A part.) Sacristi, la belle femme ! Quel malheur de n'être pas ferré sur l'éloquence [et la grammaire française] ça irait tout seul... Ah quelle idée... (Il prend une boîte dans sa poche.) Ça va aller tout seul (Il s'approche de la comtesse et lui présente la boîte.)

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que cela ?

JEAN-BAPTISTE.

Prenez, ouvrez et regardez !...

LA COMTESSE, prenant la boîte, après l'avoir ouverte.

Une boucle de cheveux !...

JEAN-BAPTISTE.

Oui, oui... une boucle de cheveux... de bruns cheveux !...

LA COMTESSE, examinant attentivement.

Ah ! mon Dieu ! on jurerait... mais oui... c'est absolument la même chose.

JEAN-BAPTISTE.

Ça est allé tout seul !

Ensemble.

Air du *Philtro* (Auber).

LA COMTESSE.

Quel est donc ce mystère ?

Et quoi ! deux en ce jour

De la même manière

Reclament mon amour.



JEAN-BAPTISTE.

Ell' ne s'attendait guère  
A me r' voir en ce jour  
Réclamer d' cett' manière  
Sa main et son amour.

(La musique continue pendant la pantomime et s'enchaîne avec le couplet suivant.)

LA COMTESSE, vivement.

D'où tenez-vous cela, monsieur ?

JEAN-BAPTISTE, cherchant ses paroles.

Il y a eu cette année... un an... aux abricots... dans votre parc... un soir... qu'il faisait nuit... oh ! mais nuit... nuit... près de la rivière... flac ! moi qui passais par là... j'entends crier au secours... j'accours... et pouf !... (Il imite un homme qui saute à l'eau, qui nage, qui saisit quelqu'un sous un bras et nage de l'autre, puis il indique qu'il dépose la personne sur le bord, qu'il lui met la main sur le cœur, pour voir si elle vit encore, que la personne revient à elle.) « Oû suis-je?... ah !... » qui que vous soyez... vous à qui je dois la vie, je je jure de vous la consacrer ! recevez-en ce gage !... » Le gage ici présent !... moi, pas bête. je me précipite à deux genoux... je saisis la main... la main ici présente...

AIR : *Cependant je doute encore.*

Ell' sera ta récompense,  
Me dit's vous, ô mon Sauveur !  
J' pensai tout bas, c'est ça d' la chance !  
Mais j' n' dis mot, tant j' avais peur.  
Pourtant un baiser bien tendre  
Qu' bien des gens m'auraient envié,  
Pour tout' répons' j'osai le prendre,  
(Mouvement de la comtesse.)

Si vous voulez, j' vas vous l' rendre !

LA COMTESSE, étonnée.

C'est qu'il n'a rien oublié...

JEAN-BAPTISTE.

Non, je n'ai rien oublié.

LA COMTESSE, à part.

L'accent de vérité de cet homme ! l'exactitude de ces souvenirs... impossible de douter... et cependant, comme lui, tout à l'heure, le marquis était à mes pieds ; comme lui, il me présentait ce gage que j'ai reconnu, mais comme lui il ne parlait pas avec cette conviction... m'aurait il abusée ? ah ! ce serait affreux !...

JEAN-BAPTISTE, à part :

La grande dame réfléchit ; je suis sûr qu'elle se dit en elle-même : Palsambleu ! suis-je heureuse !

LA COMTESSE, à elle-même.

Mais mon serment, mon Dieu !... si c'était à cet homme qu'il fallût en tenir compte !...

JEAN-BAPTISTE, voyant que la comtesse le regarde,

L'inspection recommence.

LA COMTESSE.

J'en mourrais de honte et de chagrin. (Jean-Baptiste cherche à rajuster sa toilette.) Il faut à

tout prix que je fasse cesser cette horrible incertitude. ( S'approchant. ) Monsieur...

JEAN-BAPTISTE, à part.

La revue est finie ?

LA COMTESSE.

Vous savez ce que j'ai promis.

JEAN-BAPTISTE.

C'est gravé là. ( Il met la main sur son cœur. )

LA COMTESSE.

Je suis prête à l'exécuter.

JEAN-BAPTISTE, à part.

Sacristi !... me voilà comte !

LA COMTESSE.

Mais avant, vous voudrez bien me dire le nom de celui...

JEAN-BAPTISTE.

C'est trop juste. Jean-Baptiste Drouillet.

LA COMTESSE, frappée de ce nom.

Jean Baptiste ?...

JEAN-BAPTISTE.

Drouillet... ex-ouvrier chez le sieur Catillard !

LA COMTESSE.

Ah !... vous êtes Jean-Baptiste !... mais alors c'est une horreur !...

JEAN-BAPTISTE.

Une horreur ! moi !

LA COMTESSE.

Et c'est vous qui osez vous présenter ici, et réclamer l'exécution d'une semblable promesse !... quelle infamie !

JEAN-BAPTISTE.

Encore une grosse injure ! je ne saisis pas parfaitement.

LA COMTESSE.

Après ce qui s'est passé cette nuit !...

JEAN-BAPTISTE.

Saurait-elle aussi l'histoire du galop ?

LA COMTESSE.

Oubliez-vous donc ce que vous avez fait et la malheureuse que vous avez séduite, enlevée !... Pauvre Catherine !

JEAN-BAPTISTE, éclatant.

Bon ! La charade recommence !... mais c'est moi, madame... c'est moi qu'on a enlevé... enlevé de vive force et imposé à un quadrupède que je soupçonne de s'être entendu avec mes ennemis... Et on vient m'accuser de l'enlèvement de miam'zelle Catherine... mais je la regarde comme trop peu... mais elle a voulu m'en faire accroire... me soutenir qu'on l'a enlevée et gardée toute la nuit pour lui dérober...

LA COMTESSE.

Monsieur...

JEAN-BAPTISTE.

Oh ! rassurez-vous... on s'est borné, prétend l'intrigante, à lui dérober une boucle de ses bruns cheveux...

LA COMTESSE, vivement.

Une boucle de cheveux !... et c'est cette nuit...

JEAN-BAPTISTE.

Cette nuit.

LA COMTESSE.  
Et l'on vous a enlevé aussi ?

JEAN-BAPTISTE.  
Complètement.

LA COMTESSE.  
Et vous ne soupçonnez personne ?

JEAN-BAPTISTE.  
Si fait... Je soupçonne vivement un perruquier...

LA COMTESSE.  
Oh ! c'est à en devenir folle ! Il y a dans tout ceci une intrigue affreuse... mais qui donc... qui donc, mon Dieu, m'en donnera la clef ?...

PICARD, entrant.  
Madame... la personne que vous avez fait demander, vient d'arriver.

LA COMTESSE.  
Catherine !...

PICARD.  
Elle est dans votre boudoir...

LA COMTESSE.  
Elle, peut-être, m'expliquera... oh ! oui... (A Jean-Baptiste.) Monsieur, restez ici... Vous êtes le jouet d'une infernale machination dans laquelle je suis moi-même compromise, mais nous arriverons à la vérité... et je vous jure que nous nous vengerons.

JEAN-BAPTISTE.  
Je le veux bien...

LA COMTESSE.  
Picard, je n'y suis pour personne. Monsieur demeure ici... qu'on ait les plus grands égards pour lui.

PICARD.  
Il suffit, madame. (La comtesse rentre chez elle.)

JEAN-BAPTISTE, traversant la scène à grands pas et avec importance.

Qu'on ait les plus grands égards pour moi ! allez, laquais !... (Picard s'éloigne.) Sacristi !... Le roi n'est pas mon oncle... (Il s'étale dans une bergère.) Oh ! comme je vais humilier les Catillards !... car on ne peut pas se le dissimuler... je suis comte... je suis riche... Palsambien ! je vais faire un peu ma tête ! (Picard a remonté la scène en regardant Jean-Baptiste d'un air étonné. Il se rencontre au fond avec le marquis, qui entre en ce moment.)

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, à Picard.  
Veuillez m'annoncer, je vous prie.

PICARD.  
Madame la comtesse n'est pas chez elle.

LE MARQUIS.  
On vient de me dire qu'elle était dans ce salon.

PICARD.

Je puis assurer à monsieur le marquis que madame la comtesse m'a donné l'ordre positif de ne recevoir personne.

LE MARQUIS.

Dites cela, mais ne soutenez pas que madame n'est pas chez elle... c'est bien, allez !... J'attendrai qu'elle soit visible. (Picard sort ; le marquis va s'asseoir du côté opposé à Jean-Baptiste.)

JEAN-BAPTISTE.

Quel est ce jenne muguet ?

LE MARQUIS, à lui-même.

L'ordre positif de ne recevoir personne ?... cela ne peut me concerner...

JEAN-BAPTISTE.

C'est sans doute quelque prince de notre connaissance... Je ne me dérange pas.

LE MARQUIS.

Je ne suis pas seul ? (Il aperçoit Jean-Baptiste.) Quel est cet individu ?

JEAN-BAPTISTE, à part.

Le prince m'a remarqué, n'ayons pas l'air... tu !... tu !... tu !... (Il fredonne.)

LE MARQUIS.

Il me semble avoir vu ce garçon-là quelque part. (Il le regarde plus attentivement.) Il se met à son aise ! (se levant et allant à lui.) Dites-moi, l'ami ?

JEAN-BAPTISTE, à part.

L'ami ?

LE MARQUIS.

Qui êtes-vous et que faites-vous là ?...

JEAN-BAPTISTE, à part.

Je trouve la question un peu drôlette... (Haut et sans se dérang-er.) J'attends mon épouse !...

LE MARQUIS.

Votre épouse ! il me semble que vous pourriez l'attendre autre part que dans ce salon...

JEAN-BAPTISTE.

Mais je me trouve fort bien ici...

LE MARQUIS, le considérant avec dédain.

Vous seriez mieux, je crois, dans l'anti-chambre ! (Il retourne s'asseoir à sa place.)

JEAN-BAPTISTE, à lui-même, stupéfait.

Dans l'anti...chambre !... hum ! je mettrai ce prince-là à la porte de chez moi quand je serai monsieur le comte. En attendant, j'ai bien envie de le gouailler un peu. (Il se lève.) Gouaillons-le. (Allant au marquis.) Dites-moi, l'ami ?

LE MARQUIS, surpris.

Hein ?

JEAN-BAPTISTE.

Qui êtes-vous, et que faites-vous là ?

LE MARQUIS, se levant.

Je vous trouve bien impudent de me faire une semblable question.

JEAN-BAPTISTE.

Avec ça que vous vous êtes gêné pour me la faire, vous !



LE MARQUIS.

Encore! holà! quelqu'un. (Picard entre.)

PICARD.

Que désire M. le marquis?...

LE MARQUIS.

Que vous chassiez d'ici cet homme qui s'est permis de faire l'impertinent avec moi.

PICARD.

Pardon, monsieur le marquis, mais madame la comtesse m'a ordonné d'avoir les plus grands égards pour monsieur.

LE MARQUIS.

Que signifie...

PICARD.

Et je ne pourrais me permettre sans son ordre... (Il sort.)

JEAN-BAPTISTE, allant se rasseoir.

Bravo! (A part.) Vexé mon gaillard! vexé!...

LE MARQUIS, à lui-même.

Les plus grands égards... Je m'y perds...

LE VICOMTE à la porte, parlant à la cantonnade.

Les lauriers dans le vestibule, les camélias et les roses du Bengale dans le salon de musique... Allons au galop!

JEAN-BAPTISTE, se levant.

Au galop!... Sacristi!... C'est ma voix d'hier au soir!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Bravo, marquis, te voilà sous les armes, à ce que je vois. J'espère que de mon côté j'ai mené la toilette lestement, en vrai dragon, au galop, toujours au galop!

JEAN-BAPTISTE qui l'a écouté attentivement, à ses derniers mots s'élançe vers lui.

Ah! je vous tiens à la fin des fins!

LE VICOMTE.

Hein? Qu'est-ce!... Voulez-vous me lâcher, drôle!...

JEAN-BAPTISTE.

Drôle!...

LE MARQUIS, intervenant.

Décidément cet homme est fou.

JEAN-BAPTISTE.

Fou!... non, non... Ni fou ni drôle!...

LE VICOMTE.

Mais Dieu me pardonne, c'est le petit tapissier...

JEAN-BAPTISTE.

Oui... oui, le petit tapissier auquel vous avez procuré un galop infiniment trop prolongé...

LE MARQUIS vivement.

Quoi, l'amoureux de la petite, ce serait lui!... Cet homme?

JEAN-BAPTISTE.

Oui, lui-, cet homme!... Ah! vous vous êtes trahi, mon cher, ah! c'est vous qui m'avez fait

galoper pendant que vous enleviez mademoiselle Catherine!...

LE VICOMTE.

Silence! malheureux!

JEAN-BAPTISTE, au vicomte.

Ça doit être vous le perfluquier.

LE MARQUIS, à Jean-Baptiste.

Au nom du ciel! taisez-vous. (Au vicomte.) Nous sommes perdus si cet homme ne se tait pas!

JEAN-BAPTISTE.

Mais ça ne se passera pas ainsi, palsambleu!

LE MARQUIS.

Tais-toi donc, misérable!

LE VICOMTE.

Tais-toi, si tu ne veux payer de ta vie...

JEAN-BAPTISTE.

Quoi!... ma vie!... Il y a ici quelqu'un qui saura la défendre, ma vie... oui, oui, quelqu'un... mon épouse, la comtesse Hélène, rien que ça... la comtesse Hélène que j'ai sauvée l'année dernière d'une noyade complète.

LE VICOMTE et LE MARQUIS.

Grand Dieu!...

JEAN-BAPTISTE.

La comtesse à qui je me suis fait reconnaître ce matin, et qui va devenir la comtesse Drouillet, ah! ah!

LE MARQUIS, à part.

Tout est découvert.

LE VICOMTE, de même.

C'est un coup de foudre!

JEAN-BAPTISTE.

Que dites-vous de cela, mes chers?

LE MARQUIS.

Comment, cet inconnu?...

JEAN-BAPTISTE.

Cet inconnu est connu, c'est votre serviteur!

LE VICOMTE.

Pauvre marquis!

LE MARQUIS.

Mais la preuve... la preuve!...

JEAN-BAPTISTE.

Oh! la preuve! je l'ai fournie à la comtesse... sans parler d'un certain baiser que je lui ai également fourni comme preuve.

LE MARQUIS, se laissant tomber sur une chaise.

J'en mourrai de désespoir et de honte!...

LE VICOMTE, à part.

Nos affaires se gâtent terriblement.

JEAN-BAPTISTE au vicomte.

Ah! ça, mais, au fait, vous le perfluquier, à quel usage avez-vous dérobé à la fille Catillard...

LE VICOMTE, le repoussant.

Eh! allez au diable!... Viens, marquis, il ne nous reste plus qu'à éviter la colère de la comtesse...

LE MARQUIS se levant.

Et sa vengeance, peut-être!... Oh! sortons!...

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA COMTESSE, puis CATHERINE.

LA COMTESSE.

Demeurez, messieurs!... De la colère?... la comtesse a pu en avoir un instant en découvrant de quelle ruse on s'était servi pour la tromper; mais elle n'en a plus maintenant, rassurez-vous. Quant à sa vengeance, vous ne devez pas la craindre davantage....

LE MARQUIS.

Ah! madame, pardonnez, de grâce!

LA COMTESSE.

Quoi donc, M. le marquis? la comtesse Hélène avait commis une imprudence, une faute, peut-être, et vous avez pris soin de l'en punir...

LE MARQUIS.

Je suis coupable, il est vrai; mais mon excuse est dans mon amour, et c'est à vos pieds...

LA COMTESSE.

Ce n'est pas à moi que vous devez demander grâce, mais à celle que vous avez compromise, que vous avez perdue. (Allant à la porte de sa chambre.) Viens, Catherine, viens, mon enfant... (Catherine entre; elle pleure.) Voilà votre ouvrage, monsieur!...

JEAN-BAPTISTE, à part.

Catherine ici!

LE MARQUIS.

Mademoiselle, je proclamerai partout votre innocence...

LA COMTESSE.

Lui rendez-vous la confiance de son père et l'amour de celui qu'elle aimait?..

JEAN-BAPTISTE.

Ah! ça, mais expliquons-nous... c'était donc vrai ce que vous me disiez ce matin, ô Catherine?

CATHERINE.

Vous l'avez entendu, monsieur!...

JEAN-BAPTISTE.

Au fait... je l'ai entendu... il suffit... soyons grand... Madame la comtesse, vous êtes très-riche, très-jolie... mais mam'zelle Catherine aussi est très-jolie, et de plus elle est très-malheureuse... Si ça ne vous faisait pas trop de peine que je vous rendisse votre parole... ça me ferait plaisir à moi, parole d'honneur.

LA COMTESSE, souriant.

En vérité!... Eh bien! puisque vous me la rendez, je la reprends... et je vous donne en échange 50,000 livres; ce sera la dot de Catherine.

JEAN-BAPTISTE.

50,000 livres!... Ma Catherine, je vous aime, je vous l'adore!... pardonnez-moi... (Il se met à genoux devant elle, et lui baise les mains.)

CATHERINE, tendrement.

J'oublie tout, je suis heureuse...

## SCÈNE X.

LES MÊMES, CATILLARD.

CATILLARD, entrant.

Que vois-je! Jean-Baptiste aux pieds de ma fille!... Comment a-t-il fait pour s'échapper?... (Passant auprès de la comtesse.) Et comment madame souffre-t-elle qu'en sa présence ce malfaiteur ose...

LA COMTESSE, l'interrompant.

Je lui devais la vie, et je m'acquitte en dotant Catherine. Refuserez-vous votre consentement?

CATILLARD.

Du moment que madame la comtesse s'intéresse à ce... 50,000 livres... touche là, mon garçon, j'ai toujours dit qu'on ne te rendait pas justice.

LE MARQUIS, à la comtesse.

Vous venez de faire deux heureux, madame, et puisque vous êtes dans votre jour d'indulgence....

LA COMTESSE.

De justice, monsieur; et pour me faire oublier votre faute, ce ne sera pas trop d'une seconde année de patience. (Le marquis s'incline.)

LE VICOMTE, bas au marquis.

Mettons cela à trois mois, et n'en parlons plus. (Picard paraît.)

LA COMTESSE, à Picard.

Dites à monsieur l'exempt que je me porte caution pour ce jeune homme, et que, d'ailleurs, M. Catillard retire sa plainte. (Picard sort.)

JEAN-BAPTISTE, qui pendant ce temps a tiré le marquis à l'écart.

Ça n'empêche pas que vous avez enlevé ma femme.

LE MARQUIS.

Et que vous avez sauvé la mienne!

JEAN-BAPTISTE.

Que vous lui avez pris une boucle de cheveux?

LE MARQUIS.

Et vous... un baiser.

JEAN-BAPTISTE.

Oh! pour moi je jure... que c'est tout!...

LE MARQUIS.

Je fais le même serment!

JEAN-BAPTISTE.

Pour lors, faut vous contenter de ça...

LE MARQUIS.

Il le faut bien, hélas!

JEAN-BAPTISTE.

Allons, c'est la foi qui sauve!

CROEUR.

Heureuse espérance,  
Avenir flatteur,  
Après la souffrance  
Revient le bonheur.

FIN DE LA FILLE DU TAPISSIER.